

JOURNAL  
*HELVÉTIQUE,*  
OU  
ANNALES LITTÉRAIRES  
*ET POLITIQUES*

DE l'Europe , & principalement de la Suisse.

*DÉDIÉ AU ROI.*

---

*. . . . Profit nostris in montibus ortum !*  
Enéide , liv. IX.

---

FÉVRIER 1781.



*A NEUCHÂTEL,*  
De l'Imprimerie de la Société Typographique.





# JOURNAL DE NEUCHÂTEL.



*De l'administration provinciale, & de la réforme de  
l'impôt. A Bâle.*

C'EST le dernier ouvrage de M. Letrosne, économiste zélé, mort en 1780. Il n'a paru que quelques jours avant sa mort. On trouvera une prodigieuse différence entre cet ouvrage & le *Traité de l'ordre social*. Celui-ci est un tissu de logogripes, inintelligible, cousu de grands mots, une production économique enfin : l'autre, simple dans le style, clair dans les idées, offre un ensemble régulier. La marche n'en est point interrompue par des excursions étrangères au sujet, par des répétitions prolixes & rebutantes ; enfin c'est l'ouvrage d'un écrivain mûri, qui, si l'on peut parler ainsi, a jeté la gourme du fanatisme économique ; car, quoiqu'il ait pour but l'ordre social, il n'emploie pas ce mot avec tant d'affectation que dans l'autre ouvrage.

On se rappelle tous les projets de réforme dans la

A ij

finance , qu'ont enfanté plusieurs écrivains politiques , tels que la Théorie de l'impôt , l'Anti - financier , le Financier citoyen. M. Letrosne a le même but , la réforme de l'impôt ; mais il n'y tend pas par la même voie , il n'emploie pas les mêmes moyens , il n'exhale point , comme ces écrivains fougueux , une chaleur intempérante , ne dévoile pas les atrocités des fermiers , mais se borne à peindre les abus de l'impôt même. C'était le moyen d'être plus utile , plus goûté des gens sages & impartiaux.

Cet ouvrage est divisé en onze livres.

Dans le premier , l'auteur développe les principes de l'impôt en général ; il examine les effets de l'impôt indirect sur le revenu territorial , sur le revenu public , & le préjudice qu'il porte à la nation. Il puise ces principes dans le système de l'économie. La source des richesses est une ; c'est la terre : ses productions doivent être partagées entre tous les membres de la société. Deux classes s'y font remarquer : la classe *productive* , ou des laboureurs & des propriétaires ; la classe *stérile* , ou des manufacturiers , ainsi appelée parce qu'ils n'ajoutent rien à la valeur de la matière première. Ainsi le produit de la terre doit fournir , 1<sup>o</sup>. aux avances primitives & aux avances annuelles pour cultiver la terre ; 2<sup>o</sup>. à l'intérêt de la mise du cultivateur , deux espèces de reprises préliminaires. Le surplus du produit doit se partager entre le propriétaire , le souverain & leurs salariés. L'impôt est une

dépense; & comme il n'y a qu'une source commune de toutes les dépenses, l'impôt ne peut être puisé qu'à cette source. Il n'y a donc d'impôt régulier que celui *qui est assis directement sur le produit net de la culture, & exigé des propriétaires*. Tout autre impôt est irrégulier : on l'appelle indirect, parce que, quelque circuit qu'il prenne, il retombe définitivement sur le propriétaire, & cela en deux manières, *en diminution de revenu, & en augmentation de dépenses*.

C'est faute d'avoir connu ces principes, que l'hydre de la finance dévore depuis si long-tems la France. M. Letrosné développe les abus de son régime dans le troisieme livre. Il détaille les différentes branches de l'impôt indirect; il prouve que les frais de la perception sont le double de la vraie recette.

Il propose dans le quatrieme livre, de supprimer & la ferme & la régie si funestes à l'état, & par les obstructions qu'elles causent au commerce & à l'agriculture, & par les pertes réelles qu'elles causent au monarque & aux sujets, & par les vexations & les atrocités qu'elles occasionnent. Il offre neuf moyens de remplacement; savoir : l'économie dans les dépenses, la réduction des arrérages, gages & pensions; un troisieme vingtieme, un impôt sur les marais salans, un impôt direct sur la vigne, les droits des traites à l'entrée & le domaine de l'occident, un remplacement à fournir par les pays d'état, la capitation du clergé, enfin un impôt personnel.

« Observons que l'éclairé directeur-général des finances, à qui la France a tant d'obligations, a déjà mis en usage les deux premiers moyens, qui lui ont procuré un bien réel, & l'ont mis à portée de soutenir la guerre pendant trois ans.

Mais jamais l'impôt ne peut être utilement & irrévocablement réformé, sans l'établissement d'administrations provinciales, moyen encore employé par M. N. . .

M. Letrosne trace ainsi l'échelle de cette administration :

Conseil national. . . . . ( Paris. Permanent.  
 Conseil provincial . . . . . ( Capitale de généralité. Permanent.

Assemblée provinciale. . . . . ( Tenu tous les 2 ans.

Conseil de district . . . . . ( Permanent.

Communautés d'arrondissement. ( Bourgs & villages.

Toutes ces assemblées ne doivent être composées que des propriétaires. C'est à l'assemblée provinciale à répartir, à asséoir les impôts. L'auteur, dans les sixième & septième livres, trace les opérations qu'elle doit suivre, soit pour établir les impôts de remplacement, soit pour asséoir invariablement l'impôt réel.

La perception de cet impôt réel fait la matière du huitième livre, & l'auteur le suit pendant douze ans. Il examine les objections, les réfute, prouve les avantages de son plan.

Dans le neuvième livre il s'occupe de plusieurs

opérations concomitantes & subséquentes à la réforme ; telles que la suppression des maîtrises & jurandes , des péages , des droits de halle , des octrois des villes , des hôpitaux , de la dîme ecclésiastique , de la vénalité des charges.

On reconnaît dans chaque article le patriote éclairé qui voit les abus & a le courage d'en indiquer le remède quoique violent. Par exemple , il ne fait pas difficulté de supprimer la dîme ecclésiastique qui greve la production , parce qu'elle se perçoit même avant les réprises ; il ne se dissimule pas tout l'odieux de la vénalité des charges ; il ne trouve point d'autre remède que la suppression , & la faculté accordée à l'assemblée provinciale de choisir au concours des sujets à talens reconnus , pour occuper les tribunaux.

Le onzième livre roule sur le détail des différens services que l'assemblée provinciale peut rendre. Il propose , par exemple , de rétablir la censure , telle que l'exerçaient du tems de Charlemagne les *missi dominici* , de charger le comité de veiller sur les biens des mineurs , à l'entretien des baux & des réparations des biens ecclésiastiques , &c.

A la suite de cet ouvrage intéressant on trouve une dissertation sur la suppression de la féodalité. M. Letrosne la considère dans trois âges , dans lesquels elle a paru comme moyen d'administration , comme constitution , comme opération fiscale. Il examine les difficultés qui s'opposent à sa suppression ; mais comme ,

en considérant la féodalité en masse , on pourrait croire qu'il y a réciprocité des droits & des devoirs , il prétend qu'on ne risque rien de la supprimer d'un seul trait. Dans ce plan le dernier censitaire gagnerait seul , le roi à qui tout aboutit perdrait seul ; mais les seigneurs intermédiaires ne perdraient ni ne gagneraient rien. On pourrait remplacer les deux millions que la féodalité rapporte au roi. Il ne se dissimule pas cependant que dans la pratique ce plan offre des difficultés : ce sujet important n'est que présenté , qu'effleuré. C'est une matière neuve à traiter ; & cet ouvrage est encore louable en ce qu'il fera beaucoup penser , & peut-être éclore des écrits très-utiles.



*Mufarion , ou la Philosophie des graces ; poëme en trois chants de WIELAND , traduit de l'allemand , par M. DE LAVEAUX, A Bâle, chez J. J. Thurneysen le jeune , 1780.*

SI Mufarion & M. Wieland étaient connus du plus grand nombre des lecteurs Français , ou s'il n'y avait rien d'intéressant à en dire , je me bornerais à une simple annonce de cette traduction : je rendrais justice en deux mots au traducteur , à l'imprimeur , au dessinateur , au graveur : je louerais la netteté , la correction , l'élégance de cette édition , & ma tâche serait remplie. Mais je dois quelque chose de plus à mes lecteurs ; & n'ayant encore eu l'occasion de leur parler , ni de littérature allemande , ni de ce petit poëme , ni de son auteur , je serai bien aise de m'essayer un peu sur tous ces nouveaux sujets.

Commençons par M. Wieland : c'est un phénomène littéraire qui mérite d'être observé.

Il a ouvert sa carrière poétique par des hymnes & des élégies sacrées , où régnait un enthousiasme plus que pindarique : à peine dans ses religieux transports daignait-il parler le langage des hommes ; sans cesse il apostrophait les anges ; il ne parlait que de Dieu & de Jésus-Christ.

Il fit ensuite des contes poétiques remplis de poésie

& de sentiment ; il peignit avec complaisance l'amour , mais l'amour honnête & vertueux : je ne fais quelle teinte de mélancolie adoucissait la fraîcheur & la vivacité du coloris enchanteur dont il animait ses tableaux. Et , s'il est permis de le dire , les âmes sensibles s'aperçurent à peine qu'il eût changé de ton.

Ce chantre de la dévotion , de la vertu & de l'amour honnête , est enfin devenu ( quand les années ont mûri sa raison ) le chantre enjoué de la volupté , le *philosophe des grâces* à demi nûtes , le moraliste le plus relâché du monde , & le Voltaire de l'Allemagne.

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?

On a observé que , dans les jours de son enthousiasme , il avait attesté les anges en ces termes , ou à peu près : « Si je me détourne de celui qui m'a donné la vie & la pensée , si jamais je cesse de lui obéir , détournez de moi votre œil attristé ! ne prononcez plus mon céleste nom ! . . . » Et les anges très-mécontents de ce qu'il a fait Musafion , & je ne fais combien d'ouvrages du même genre , ( car il n'en fait plus d'autres ) *ne prononcent plus son céleste nom.*

Le roman d'Agathon a fait la nuance entre ces deux tons. M. Wieland a montré dans ce roman toute l'étendue & la variété de ses connaissances , toute la fécondité de son génie ; il s'y est montré un des observateurs les plus attentifs & les plus adroits du cœur humain : il a mérité des louanges. Mais son ton sen-

fièrement plus léger , ses principes moins sévères , son pinceau plus voluptueux , commençaient déjà à plaire un peu moins aux anges.

Depuis lors ç'a été bien pis ; & cet aigle audacieux qui planait si fièrement au-dessus de la terre , s'est changé , je ne dirai pas en une colombe qui voltige dans un bosquet de roses , mais en un malin & pétulant passereau.

Faites vos réflexions morales sur cette métamorphose , lecteur ; pour les mienues , elles sont faites.

M. Wieland est donc aujourd'hui , comme je le disais , le Voltaire de l'Allemagne. Aucun autre écrivain de cette nation n'a autant de facilité , de vivacité , de gaieté , de philosophie dans sa gaieté ; aucun autre n'a ce ton enjoué , leste & dégagé , cet esprit , cette imagination , ce style brillant & aisé , qui séduit jusqu'aux censeurs.

Un autre rapport de M. Wieland avec Voltaire , c'est que ses dernières productions ont cet air de négligence d'un auteur déjà célèbre , à qui sa réputation garantit le succès de tout ce qu'il voudra bien encore écrire pour l'amusement & l'instruction du public , qui laisse courir librement sa plume sans soigner son style , ni revoir ce qu'il écrit , ni donner la dernière main à ses ouvrages... Aussi les multiplie-t-il presque autant que notre Voltaire , & , comme lui , dans tous les genres amusans : ils formeraient seuls une petite bibliothèque.

Ce Voltaire Allemand n'égalé pourtant pas le Voltaire Français : il s'en faut bien. Sa gaieté a quelque chose de plus pesant ; il conte plus longuement & avec moins de feu ; son badinage est moins ingénieux. En un mot , quoiqu'il ait peut-être plus de fond , quoiqu'il ait toujours de l'esprit , il n'a certainement pas autant de goût.

Musarion en est une preuve. Je ne pense pas que la traduction de ce poëme réconcilie les Français avec la poésie allemande. La morale en sera fort de leur goût , je m'assure : mais ils y trouveront bien des longueurs ; ils y désireront cette délicatesse & ces graces qui font le grand mérite de ce genre. Tout l'esprit , toute la gaieté , toute la philosophie de M. Wieland ne lui feront pas pardonner son manque de goût.

Je ne décide point sur cette maniere de juger ; elle nous prive peut-être de bien des plaisirs ; elle nous empêche peut-être de rendre justice aux talens , quelquefois même au génie , qui rarement est accueilli , s'il n'a le goût pour introducteur. Peut-être encore ce goût , dont on parle tant , dont on fait tant de bruit , ce juge superbe & fastidieux , qui cite l'esprit & le génie à son tribunal , n'est-il souvent au fond que le caprice passager d'une nation particuliere. Qu'a-t-il de fixe & d'invariable ? ne change-t-il pas selon les siècles & les climats ? Nous trouvons grossieres les plaisanteries d'Aristophane , qui charmaient Athenes ; ce *sel attique* si vanté nous semble bien fade. Ainsi nous

trouvons pesant & de mauvais goût ce dont l'Allemagne entière s'accorde à admirer le bon goût & la légèreté. L'esprit a quelque chose de plus solide : il est de tous les tems & de tous les pays.

Le reproche général qu'on fait aux poètes Allemands, c'est de trop charger leurs tableaux, de vouloir tout peindre & d'entasser détails sur détails. Il y a du vrai & du faux dans ce reproche : si jamais l'occasion s'en présente, j'en parlerai plus au long. Quant à Musarion, ce n'est pas là son défaut : le poète s'appesantit, il est vrai, mais sur des plaisanteries, & non sur des images... C'est bien pis.

Disgracié de l'amour & de la fortune, le jeune Phantias a quitté la ville. De tous ses biens il ne lui reste qu'un toit couvert de mousse, un enclos formé par une haie, un petit héritage champêtre borné par la mer. Retiré dans cette solitude avec deux graves philosophes, le stoïcien Cléanthe & le pythagoricien Théophrone, il a recours aux leçons de la sagesse.

Mal vêtu, en désordre, pensif, il était seul, & son chagrin errait avec lui... Accablé de fatigue, il se jette sur un verd gazon ; il voit, sans en être touché, les charmes si touchans de la simple nature. Il rêve tristement au néant des plaisirs, à l'inconstance des amis & des maîtresses, à l'excellence de la sagesse & de la vertu : le voilà décidé. « Il regarde encore une fois autour de lui, si l'essaim volage qui vient de l'abandonner ne retournerait point par hasard sur ses pas :

ils poussaient, hélas ! ils poursuivent leur route ; il les voit s'éloigner sans retour ; » & n'ayant rien de mieux à faire , il s'affermir dans sa résolution.

Mais quelle apparition soudaine ! c'est l'aimable & charmante Musarion , la favorite des muses & des graces. Que fera le nouveau profélyte de la philosophie ? *Il fit ce que ni le frere Luce , ni vous , ni moi , n'avons jamais fait ;* ( a ) le chaste Phantias prit généreusement le parti de la fuite ; & Musarion le poursuit.

Elle l'atteint enfin au bord de la mer : il se plaint de ses rigueurs passées ; elle a pu lui préférer un petit-maître : quel outrage ! & , *pendant que cette chenille rampait sur ses appas ,* ( b ) des larmes amères & brûlantes rongeaient la fraîcheur de ses joues. ( c )

Musarion se justifie tant bien que mal ; elle plaie ; elle a recours à la récrimination. Les hommes n'ont-ils pas aussi leurs caprices ? Le désespéré Phantias n'allait-il pas se consoler dans les bras d'une danseuse ? Elle ne voulait être que son amie : pourquoi voulut-elle être son amant ? C'était un amant si triste , si languoureux ! & « les soupirs m'ont toujours donné des vapeurs. »

( a ) Eh bien ! cette plaisanterie-là , par exemple , vous paraît-elle de bon goût ? Cette petite gaieté du poète est-elle fort réjouissante pour le lecteur ?

( b ) Et cette image , qu'en dites-vous ? Elle est ingénieuse , soit ! mais est-elle bien gracieuse ? Voilà de la délicatesse bien allemande !

( c ) *Des larmes qui rongent la fraîcheur ! . . .* Cela n'est ni agréable , ni correct.

Tel est l'esprit de Musarion ; « esprit qui pique en fouriant , dit agréablement le poète , mais dont l'aiguillon ne laisse aucun venin dans la blessure. »

Elle se moque donc du pauvre Phantias & de sa philosophie. Elle approuve sa retraite : il est sans doute dégoûté des cercles brillans de la ville , où préside l'ennui. . . Il a bien raison ! « Le vrai plaisir est ennemi du tumulte & du bruit : c'est dans le sein de la nature , au bord d'un clair ruisseau , à l'ombre d'un feuillage épais , qu'il vient de lui-même nous prodiguer ses divines faveurs. . . » Mais pourquoi cet extérieur négligé , ce manteau usé , « cette barbe en désordre ? Il me semble que le sage doit s'habiller comme les autres hommes : *les couleurs de son ame ne seraient-elles que le reflet des objets qui l'environnent ?* » ( a ) Elle fait un petit tableau riant & gracieux du bonheur champêtre dont il peut jouir , des simples plaisirs qu'il fait puiser au sein de la nature : mais est-il bien terminé par ce trait bizarrement ingénieux ? « *Il aime bien mieux entendre autour de sa table le bourdonnement des guêpes que celui des parasites.* »

Phantias se défend faiblement ; un regard achève sa défaite , & l'amour reprend son empire sur ce fugitif échappé de ses fers. « Une chaleur subite qui se répand sur ses joues pâles , une certaine inquiétude

---

( a ) Rien de plus ingénieux que cette phrase : mais est-elle assez naturelle ? La poésie ne saurait l'être trop.

délicieuse, & des larmes qui roulent malgré lui dans ses paupières, annoncent l'arrivée du petit dieu. Il croit respirer, & ce sont des soupirs qu'il pousse. La belle cause & plaisante; Phantias, les yeux fixés sur elle, paraît tout entendre & n'entend rien. » ( a )

Mufarion s'aperçoit de son triomphe; elle jouit du spectacle doux & flatteur de l'émotion que ses charmes ont fait naître. Déjà elle est payée du sacrifice qu'elle a fait à l'amitié, en exposant ainsi *sa personne & sa coëffure*. ( b ) Ses regards s'animent, & son amant n'ose les interpréter : car « le desir rend téméraire; mais l'amour rend timide. »

Cependant la nuit tombe; il est trop tard pour regagner la ville; la fraîcheur incommode du soir commence à se faire sentir. Mufarion demande à Phantias l'hospitalité... Mais la maison est petite; le repas sera frugal... Qu'importe? elle aura

Le vivre & le couvert : que faut-il davantage?

Et les deux philosophes?... Eh bien! elle s'en amusera.

Les voilà donc en marche vers le champêtre asyle. Déjà ils découvrent les tilleuls dont la cour rustique est ombragée... & sous ces tilleuls le nerveux

( a ) Il y a de l'agrément & de la délicatesse dans cette énumération des symptômes d'un amour naissant.

( b ) Ce badinage, que l'auteur Allemand met dans la bouche de Mufarion elle-même, est-il fort léger?

Cléanthe

Cléanthe aux prises avec Théophron. Dans la chaleur de la dispute on avait passé des argumens aux coups. Phantias est honteux , & les deux champions se déconcertent. Musarion fourit , dissimule , loue les philosophes , & par - là trouve grace devant eux : « on lui pardonna d'avoir tant d'attraits. »

Tout philosophe en effet , semblable en cela au reste des mortels , est reconnaissant des louanges qu'on lui donne : non qu'une louange étrangère puisse ajouter quelque chose à la haute idée qu'il a de son propre mérite ; mais il aime à voir les autres reconnoître ce mérite & lui rendre hommage.

On se met à table : le festin n'est pas splendide ; une poule , *qui avait joui assez long-tems des douceurs de la vie*, ( a ) en est le mets le plus délicat. Mais des discours philosophiques tiennent lieu de bonne chere.

Cléanthe déclame contre la volupté : Théophron entreprend la défense. Faut-il nous priver de goûter le fruit délicieux dont on fait le nectar , parce qu'un vil insecte aura rampé sur sa peau délicate & vermeille ? « *Puis les yeux fixés sur Musarion*, il se met à chanter la beauté essentielle & primitive , dont toutes les beautés répandues dans la nature ne sont que de faibles & mourantes réflexions ; la lumière invisible , dont nos ames sont des émanations , à

---

( a ) Cela serait bon dans la conversation, tout au plus ... ou dans Scaron. C'est du burlesque.

Février 1781.

B

un ruisseau, dont les bords ombragés par des ormeaux invitent à se livrer aux douceurs du sommeil ; ... un tempérament sain ; une imagination réglée ; un cœur tranquille ; un front toujours serein : que de vraies richesses ! Est-ce que la faveur des dieux pourrait ajouter encore quelque chose à ce bonheur ? Non ; si ce n'est la sagesse d'en sentir tout le prix , de le sentir toujours , & de s'en contenter sans aspirer à d'autres biens. Les dieux leur accordèrent aussi cette sagesse. »

Le goût le plus sévère & la décence la plus réservée ne trouveront , à ce qu'il me semble , rien à reprendre dans cette peinture. Que la lyre de M. Wieland n'est-elle toujours montée sur ce ton ! Ses accords charmeraient tous les cœurs sensibles.

Et voici maintenant la morale de ce poème *philosophique*. « Phaulias apprit qu'il faut jouir & se contenter des biens que la nature & le sort nous présentent , & se passer volontiers de ceux qu'ils nous refusent. Il se plut à regarder du bon côté les choses de ce monde , se soumit à son destin , & ne chercha point à pénétrer ce que la bonté des dieux nous a caché sous un voile impénétrable ; il vit les folies des bonnes gens de ce bas monde sans se fâcher jamais contr'eux ; il se contenta de leur trouver des ridicules , dont il ne se crut pas exempt lui-même , & il ne les en aima pas moins ; il apprit à plaindre celui qui est dans l'erreur , & à ne fuir que l'hypo-

crite & le méchant; ( *a* ) sans parler continuellement de vertu , & sans en parler jamais avec enthousiasme , ( *b* ) il l'exerça plus par inclination que par devoir... ( *c* ) Tel fut Pharias , tels furent ses sentimens & sa vie. Et comme il jouissait de ce bonheur auquel nous aspirons tous , il fit très-bien d'être , de penser & de vivre ainsi. » N'avais-je pas raison de dire que cette morale serait du goût général ?

Elle est du mien aussi à bien des égards , mais non pas à tous. Je crains qu'à force de nous faire une vertu indulgente & douce , nous ne l'énervions trop. Est-ce assez de désapprouver le vice ? Ne faudrait-il pas l'avoir en horreur ? Ne faut-il point tenir fortement au bien , en avoir l'enthousiasme ? L'indignation contre le méchant n'est-elle point le seul préservatif assuré de l'innocence ? Il me semble qu'insensiblement on voudrait réduire toute la morale à faire voir *le ridicule du vice & la convenance de la vertu.*

Voilà donc *Musarion*, ou *la Philosophie des graces.*

---

( *a* ) Dans un peuple de malades , pourquoi ne fuir que ceux dont le mal est le moins contagieux ?

( *b* ) Quand on n'a plus d'enthousiasme pour la vertu , c'est très-bien fait de n'en parler jamais avec enthousiasme : il ne faut pas être hypocrite.

( *c* ) Pour être vertueux d'une manière sur laquelle on puisse compter , il faut , je crois , l'être par devoir & par inclination ; mais encore plus par devoir que par inclination.

Qu'en pensez-vous, lecteurs ? Croyez-vous que ce fût à ces graces que Platon recommandât si fort au sauvage Dion de sacrifier ?

Et pour ne parler que de poésie, que vous semble de ce ton familier de plaisanterie ? L'approuvez-vous ? Aimez-vous ces philosophes qui se gourment, ce pythagoricien maussadement égrillard, & ce stoïcien ivre ? Ces tableaux de Hogarth sont-ils de votre goût ? Ils n'ont pas dû coûter beaucoup à l'imagination du poète, & ils n'amuseut pas merveilleusement celle d'un lecteur un peu délicat.

Du reste il y a de l'esprit dans cette bagatelle, comme dans tout ce que fait M. Wieland : il y a du beau, il y a même du bon. . . Et vous aurez pu le voir : car j'ai eu grand soin de faire passer dans mon extrait, selon mon usage, tout ce qu'il y avoit de meilleur dans le poème que j'analysais.

Le procès est suffisamment instruit. Prononcez.

C.



*Lettres d'un voyageur Anglais sur la France, la Suisse  
& l'Allemagne. Traduit de l'anglais de M. MOORE.  
A Geneve, chez J. Bardin, libraire, 1781, 2. vol.  
in - 8°.*

CE sont en effet des *lettres d'un voyageur*, & non pas une *relation de voyage*, dont je vais donner l'extrait. M. Moore parle un peu de tout : tantôt il raconte une historiette ; tantôt il discute un point de politique ou de morale : la fureur du jeu , la cause du suicide , la liberté de la presse , mille choses tout-à-fait étrangères à son voyage , sont tour-à-tour le sujet de ses réflexions.

Il pense , comme moi , que les éternelles descriptions poétiques des voyageurs sont fatigantes pour le lecteur ; en conséquence il n'en fait pas une seule : les vues les plus pittoresques ne le séduisent pas ; il rapporte , il raisonne & ne peint jamais.

Si vous me demandez mon sentiment sur ce livre , je ne saurai que vous répondre ; je n'ai aucune règle pour en juger. Mais en général il est amusant , ne fût-ce que par la variété des objets qu'il présente : il se laisse très-bien lire , & l'on s'apperçoit aisément que l'auteur est un homme d'esprit , & un homme qui a beaucoup réfléchi. Avec ces deux qualités , on ne saurait écrire mal.

Il n'y a cependant rien de bien piquant dans ces deux volumes que ce qui concerne le roi de Prusse. M. Moore paraît avoir senti combien est intéressant tout ce qui a rapport à ce grand monarque , dont les actions les plus ordinaires sont caractéristiques & d'une singularité sublime , s'il est permis de hasarder cette expression. Je voudrais qu'on imprimât ce morceau à part.

C'est pour se défaire plus aisément de la ruineuse habitude de jouer gros jeu , que notre voyageur s'est tout - à - coup déterminé à quitter l'Angleterre. On lui alléguait , pour le réconcilier avec cette passion , l'exemple d'un jeune gentilhomme , à qui elle ne fait rien perdre de la considération distinguée que lui attirent ses talens. Il observe très - bien là - dessus que , pour faire passer le même défaut qu'on excusa en lui , il faudrait avoir le même mérite. Car le même brasier , capable de réduire en cendres un morceau de bois , n'a d'autre effet sur une guinée que de la fondre : encore conserve - t - elle sa valeur intrinsèque , quoiqu'elle perde sa forme & son empreinte.

Le beau & riche sujet pour un discours du Spectateur , que cette pensée ! Il est en effet de ces caractères : qui se fondent , ( a ) pour ainsi dire ,

---

( a ) Les passions me paraissent être l'épreuve la plus sûre de tous les caractères. Deux choses nous trahissent ,

au feu des passions les plus ardentes ; c'est toujours de l'or : jusques dans leurs vices , quand'ils en ont , on retrouve , en y regardant de près , je ne fais quel mélange d'honnêteté , & ils portent jusques dans les excès auxquels ils se laissent quelquefois entraîner , une forte de modération.

Mais sans étendre & développer les réflexions , toujours sentées & souvent intéressantes , de notre voyageur , suivons - le , & parcourons ou plutôt traversons la France avec lui. Ce n'est guere que de Paris qu'il fait mention ; & les Français n'ont pas à se plaindre de la maniere dont il les juge.

Il est très-content de leur politesse : caractère , selon lui , beaucoup plus général , beaucoup plus marqué , beaucoup plus distinctif , de cette aimable nation , que la frivolité dont on se plait tant à l'accuser. L'homme en place est poli avec ses inférieurs , le riche avec le pauvre : le mendiant même , en implorant des secours , a quelquefois le ton d'un homme comme il faut. Il ne trouve pas , & il a raison , qu'on puisse dire que l'homme poli n'est pas sincere & que ses complimens sont des mensonges : c'est un langage convenu entre les honnêtes gens , dont il ne s'agit que d'avoir le dictionnaire , comme de tout

nos amusemens & nos passions , parce qu'alors nous ne nous observons plus. Mais l'épreuve des passions est la plus forte. Un mauvais caractère se fond-il à ce feu ? *Volat vapor ater ad auras.* Une infecte vapeur s'exhale du creuset.

autre, pour en réduire chaque expression à sa juste valeur. Qu'il n'y ait pas au fond de tout cela beaucoup de bienveillance réelle, cela peut être : mais que m'importe ? je n'ai que faire d'amitié solide & de services essentiels de la part de quelqu'un avec qui je ne veux que passer quelques soirées ; mais pour que je les passe agréablement, il est essentiel qu'il soit poli. On peut très-bien considérer la politesse comme une partie importante de la charité. Outre la tige & les fruits, il faut que tout arbre ait ses fleurs & ses feuilles : & si le feuillage vient à se dessécher, les fruits en souffrent ; souvent même l'arbre périt. Ce n'est point un ornement inutile.

*Præterea, regem non sic Ægyptus, & ingens  
Lydia, nec populi Parthorum, aut Medus Hydaspes,  
Observant.*

On pourrait ajouter, *attollunt humeris*. Rien n'égale l'amour des Français pour leur roi : c'est un instinct comme celui des abeilles. Pour eux, le roi est presque tout, & la nation presque rien. Sans cesse ils parlent de leur roi, ils veulent le voir, ils s'occupent & s'entretiennent de lui : aux revues, à la messe, au théâtre, par-tout où il paraît, on n'a des yeux que pour lui. « Avez-vous vu le roi ? ... Tenez ... ah, voilà le roi ! ... Le roi rit. ... Il faut qu'il soit content. ... J'en suis charmé. ... Ah, il touffe ! ... A-t-il touffé ? ... Oui, parbleu ! & bien fort. ... J'en suis au désespoir. » Ce qu'a fait le roi, ce qu'a dit le roi, comment se

porté le roi, quel habit avait le roi, c'est l'entretien de tout Paris.

Un Français est tout fier de la magnificence de la cour du roi, de la beauté des bâtimens du roi, de la force des armées du roi : ils s'approprient en quelque sorte tout ce qui est à leur roi.

Cet amour pour leur souverain s'étend jusqu'aux souverains étrangers ; toute tête couronnée leur est chère & sacrée. Ce pauvre roi d'Angleterre, qui est si gêné, si entravé, si peu roi ! Ils le plaignent de tout leur cœur ; ils frémissent au seul nom de l'infortuné Charles premier.

On fait le mot attendrissant du soldat Français qui, expirant à Dettingen, apprit d'un officier Anglais que les troupes Anglaises étaient victorieuses : *Mon pauvre roi ! que fera-t-il ?*

Une observation que je ne crois pas devoir passer sous silence, c'est qu'en France les gens de lettres ont aujourd'hui plus d'influence sur les mœurs publiques & la façon de penser des gens en place, qu'ils n'en eurent jamais ailleurs : tant parce qu'ils se répandent davantage dans la société & savent mieux se monter à son ton, que parce que leur réunion en différens corps académiques leur donne plus de consistance & de considération.

Ces réflexions sont de tems en tems égayées par la peinture assez naïve, autant que nous pouvons en juger, des bonnes qualités essentielles & du ton super-

ficiel & frivole d'un jeune Parisien , auquel il ne manque que des principes. Il est bon , raisonnable , instruit : ses petirs ridicules n'empêchent point qu'on ne l'aime. Mais ce portrait n'a rien d'assez neuf pour nous y arrêter.

M. Moore fait en passant une remarque sur notre théâtre , qui nous a paru fondée ; quoique commune , nous la rapporterons. C'est qu'à force de dignité nos héros tragiques ne sont plus naturels : leurs discours , leurs gestes , leur démarche , leurs mœurs , tout est compassé. Rien de simple & sur-tout de familier. Il semble que les Français se soient fait tous leurs héros de théâtre d'après Louis XIV. . . Et cela ne serait-il point vrai ? Si Corneille & Racine , qui ont donné le ton à tous leurs successeurs , eussent fleuri sous Henri IV ; il est à croire que le langage de nos tragédies aurait été plus semblable au langage ordinaire. . . Eh ! quoi de plus compatible , quoi de plus inséparable , que la simplicité d'ame , de style , de manières , & la véritable grandeur ?

Un second reproche que fait M. Moore au théâtre Français , c'est qu'il manque de mouvement. De longs discours , beaux & animés , si l'on veut , mais qui ne sont enfin que des discours , y remplissent le vuide de l'action. Comment arrive-t-il que le phlegmatique Anglais veuille sans cesse du mouvement & de l'action , tandis que le vif & bouillant Français s'amuse si volontiers à écouter de belles phrases bien arrangées ?

On dirait que les deux peuples ont changé de caractère.

Rapportons aussi, d'après notre voyageur, un bon mot du duc d'Ayen. Le roi lui reprochait de ne pas applaudir au *Siege de Calais*, de paraître même n'assister à la représentation de cette pièce qu'avec l'extérieur du dégoût & de l'ennui. « Vous n'êtes donc pas bon Français, monsieur le duc ? . . . Je serais bien fâché de n'être pas meilleur Français que tous les vers que nous venons d'entendre. »

Hâtons-nous d'arriver à Genève. M. Moore s'y arrête long-tems : il s'y plaît beaucoup. . . Et qui ne s'y plairait ? Si jamais on cesse à Genève de raisonner politique, de contester sur le gouvernement, si jamais tous les partis se réunissent, & que tous *négatifs*, *représentans* & *natifs*, ne voulant plus être que Genevois, puissent enfin vivre ensemble sans querelle dans l'étroite enceinte de leurs murs, il ne sera plus de séjour préférable à celui de Genève, sur-tout pour un homme sérieux & instruit. S'il trouve ailleurs des amusemens plus vifs & plus nombreux, il ne trouvera nulle part plus de gens de lettres & une meilleure société.

Mais en tems de trouble tout change. Quand la ruche est remplie du bourdonnement inquiet, importun, confus, de deux essaims opposés, les travaux de l'abeille industrieuse demeurent suspendus ; l'activité fait place au tumulte, & l'observateur attristé détourne ses regards.

On se représente quelquefois les Genevois comme un peuple triste , sévère & fanatique ; ainsi les a dépeints , lorsqu'il s'égayoit à leurs dépens , leur *bon* voisin de Ferney. Il leur a fait tort. S'ils furent tels au tems de Calvin , Calvin ne les reconnoîtroit pas aujourd'hui. Ils sont gais , sociables , point enthousiastes ; & Dieu veuille seulement qu'ils soient aussi religieux que le croit M. Moore , qui loue fort *leur assiduité aux saintes assemblées ! . . .* Quoi qu'il en soit de leur dévotion , ils sont fort tolérans ; & il est très-vrai que « le pape lui-même , s'il choisissait Geneve pour retraite , pourrait , s'il le voulait , y vivre tout aussi tranquillement qu'au Vatican. » Combien n'y aurait pas été fêté , chéri , vénéré , le *bon Ganganelli* ; ce *sage & doux* vicaire du Seigneur , comme l'appelle Voltaire !

Notre Anglais a vu installer un nouveau roi de l'arbalète ; c'étoit M. Moyse Maudry , & l'on bat solennellement la fanté du *roi Moyse premier*. Il y eut une fête militaire , un simulacre de bataille , espece de drame de l'invention d'un grave ministre de l'évangile , dit le voyageur ; on y combattit bravement pour un pont de bois au milieu d'un champ de bataille , où il n'y avait ni rivière , ni ruisseau , ni fossé : la victoire demeura indécise , & le héraut qui vint annoncer que le dîner étoit prêt , sépara à l'instant les armées.

On aimerait peut-être mieux que ces petits détails

fussent retranchés du tableau de cette fête républicaine, que Rousseau dans sa *Lettre sur les spectacles* a décrite avec son enthousiasme ordinaire. Ils peuvent se voir, à ce que je suppose, mais non pas se lire, sans nuire à l'effet de l'ensemble : tout est gâté par une teinte de ridicule & de mauvais goût.

M. Moore garantit à Geneve la conservation de sa liberté. Ses foibles remparts, sa petite garnison suffisent pour la mettre à l'abri d'un coup de main, d'une seconde *escalade*. Que craindre d'ailleurs des puissances voisines ? Cet atome indivisible d'état ne se partagera jamais amiablement entr'elles ; comme la Pologne ; ce n'est pas même une acquisition assez considérable pour les tenter. Et qu'y gagneraient-elles ? Geneve libre est une ville *populeuse*, un marché qui enrichit les villages d'alentour : Geneve opprimée ne ferait plus rien ; l'opulence en sortirait avec la liberté. Si l'on renverse la fourmillière, toutes les fourmis déménageront ; elles iront s'établir ailleurs : il ne restera de leur première habitation qu'un monceau de terre remuée : *Et locus ubi Troja fuit*. C'est bien raisonné. Cependant, si j'étais Genevois, je me souviendrais que trop de précaution ne nuit jamais à personne. Il n'est pas dit que les rois entendent toujours si bien leurs vrais intérêts ; ils raisonnent mal quelquefois, ainsi que nous.

*Delirant reges ;* &

*Quidquid delirant reges , plebuntur Achivi.*

M. Moore, comme bien d'autres ( & presque tous les autres ) voyageurs , a fait son tour des glaciers. Mais comme ce n'est qu'une course rapide , comme il n'a vu qu'en passant & ne parle de ce qu'il a vu que fort superficiellement , nous ne le suivrons pas dans ce voyage. Il faut , pour le faire avec tout l'intérêt dont il est susceptible , avoir pour guide un naturaliste familiarisé avec ces grands objets , & non pas un homme d'esprit que la curiosité seule y conduit.

Il se moque un peu de bien des gens qui , n'ayant été qu'une fois en leur vie aux glaciers , ont risqué , si on les en croit , d'être ensevelis sous des avalanches : il les compare à ceux qui , n'ayant jamais fait par mer que le trajet de Calais à Douvres , ont toujours essuyé quelque affreuse tempête. Le plaisir d'intéresser son auditoire par le merveilleux , est la source de ces petits mensonges : ils me paroissent assez naturels , & je me sens porté à les excuser. L'exacte vérité est une belle chose ; mais qui ne dit jamais , jamais , que l'exacte vérité sans le moindre petit embellissement ? *Que celui qui est sans péché jette la première pierre.*

Je ne suis pas non plus aussi surpris que notre voyageur paraît l'être de ce qu'il a trouvé un vieux soldat qui portait envie aux *Cretins* , singulière espèce d'imbécilles assez communs dans les vallées des Alpes : ils vivent sans être obligés de travailler , & l'indigent laborieux

laborieux ne voit rien au-dessus d'un tel bonheur.

Il est bien moins surprenant encore , à mon avis , que les voisins des Valaisans , accablés de nombreux impôts , préfèrent le sort de ces républicains qui ont des goîtres , mais qui ne paient rien. Ce n'est point avoir *le diable au corps* , quoi qu'en dise M. Moore , que de préférer les goîtres aux tailles. Le choix serait embarrassant & désagréable , je l'avoue ; mais enfin chacun a son goût , & les impôts sont peut-être pour le moins aussi incommodes que les goîtres.

Voltaire vivait encore , & l'on ne passait point alors à Geneve , sans aller visiter le saint hermite du mont Krapac. Ce qu'en raconte notre voyageur intéresserait peu aujourd'hui. Il me semble que depuis sa mort on l'a un peu oublié ; au contraire de Rousseau , dont on s'est vivement occupé , tandis que dans les dernières années de sa vie on ne parlait presque plus de lui.

Je ne citerai donc qu'un mot de Voltaire , & ce sera le jugement qu'il portait des ouvrages de son ami Marmontel. Il préférait sa *poétique* à tous les autres , & la comparait à Moyse , auquel il n'avait pas été donné d'entrer dans la terre promise , dont il indiquait la route aux autres. Fréron eût-il été plus malin ? ... Au reste , si nous savions tout ce que pensait Voltaire des écrivains auxquels il a adressé les petits vers les plus flatteurs , je suis tenté de croire que souvent nous le trouverions d'accord sur

Février 1781.

C

leur compte avec ce journaliste si redouté.

De Geneve M. Moore passe à Lausanne, qui est en quelque sorte sa rivale. On s'y croit de meilleure compagnie qu'à Geneve; on se pique d'y être plus gai, plus aisé, plus poli; on y fait plus de dépenses. Mais à Geneve on prétend être moins frivole & plus instruit. Deux petites villes ne sauraient-elles donc être voisines sans être rivales?

Berne n'est pas la ville de la Suisse où notre voyageur paraît se plaire le plus. Régularité des bâtimens, propreté des rues, magnificence des édifices publics, tout cela n'empêche pas qu'il n'observe que la société y *perd en gaieté ce qu'elle gagne en dignité*, par le soin que chacun a de garder son rang, & de se faire rendre ce qui lui est dû. Ici commence le regne de la triste étiquette, dont l'Allemagne essaie à peine de secouer timidement le joug importun.

M. Moore semble pencher à désapprouver l'usage établi à Berne d'employer les malfaiteurs à des travaux publics. Il soupçonne que le spectacle de ces galériens de terre, journellement exposés dans les rues aux regards du public, peut avoir l'inconvénient d'endurcir les cœurs. . . . Et je pense à cet égard comme lui. Ainsi les plus sages institutions des hommes pechent toujours par quelque endroit.

Notre auteur loue ici nos militaires Suisses, qui, de retour dans leur patrie, *quittent avec l'uniforme tous les airs étrangers*. . . . Il vaudrait mieux encore

pour leurs compatriotes , qu'ils ne les eussent pas pris dans leur jeunesse. . . . On leur reproche aussi avec quelque fondement de devenir quelquefois trop bons Français , & de ne pas conserver dans toute sa pureté l'esprit républicain. . . . Je me garderai bien de prononcer sur une question si délicate.

Arrêtons - nous encore un instant à Bâle. Le ton de réserve de ses habitans ne plaît point du tout à M. Moore. La gravité, selon lui, n'est guere qu'un effet de la sottise : il arrive tous les jours trop de choses ridicules pour ne pas égayer ceux qui ont le degré de sensibilité qui caractérise le génie. Dans les professions même les plus sérieuses , ceux qui se font *tirés du pair* n'ont presque jamais été des gens graves. Tout homme célèbre a su rire & s'égayer.

Je crois avoir observé que les personnes les plus disposées à s'attendrir sont toujours celles qui rient le plus aisément : leur ame , ouverte à toutes les impressions , s'émeut , s'élève , s'enflamme ou s'égaye , selon les circonstances. Au contraire , l'ame engourdie & massive d'un homme empesé demeure tristement immuable : les larmes délicieuses de l'attendrissement ne coulent point sur des joues que n'embellit jamais le sourire de la gaieté ; l'œil morne , qui ne brilla jamais du feu de la joie , ne fait pas non plus exprimer l'enthousiasme de la vertu , ni la tendre compassion , ni le doux sentiment de l'amitié.

Que diront à cela les gens graves ? Que le sérieux

d'un homme de bon sens vaut mieux que tout l'esprit du monde. . . Me préserve le ciel de ces prôneurs éternels de ce qu'ils appellent *la raison*, qui se déchènent si fort contre *l'esprit* ! Ils avouent mal-adroitement qu'ils manquent d'esprit, & n'en sont pas plus raisonnables pour tout cela.

Mais si la grave taciturnité des Bâlois n'est pas un modele à suivre, ils ont un usage digne d'être imité par toutes les nations policées de l'Europe.

En - dehors de chaque fenêtre on voit un petit miroir, placé sous l'angle convenable, où se peint l'image de tous les passans. Commodément assise sur un siege auprès de la fenêtre, la maîtresse de la maison peut, au moyen de ce miroir magique, jouir à toute heure & en toute saison de cette vue intéressante ; sans jamais se montrer, sans paraître curieuse, sans s'exposer aux injures de l'air. . . Il est bien étrange qu'une aussi ingénieuse invention appartienne à notre Suisse, & que l'usage de ces miroirs ne soit pas devenu général ; il est si commode !

Une autre des curiosités de Bâle, c'est l'horloge *patriotique* de la tour qui est au bout du pont du Rhin. Elle avance d'une heure, comme les autres : mais elle a de plus que les autres une tête tournée vers le chemin par où devait arriver l'ennemi quelconque, dont un fameux artiste fit *adroitement* échouer le complot, en avançant toutes les horloges : au lieu de minuit, une heure sonna ; l'ennemi crut être arrivé trop tard, & s'en alla.

Pour éterniser la mémoire de son stratagème , l'artiste fabriqua , dit-on , cette tête qui « tire la langue à chaque minute , de l'air du monde le plus insultant . . . Elle a été depuis réparée , renouvelée , & mise en état de répéter ce même mouvement à chaque minute pendant ces quatre derniers siècles par les soins du magistrat , persuadé qu'une aussi bonne plaisanterie ne saurait trop se perpétuer. »

M. Moore , à ce qu'il me paraît , parle avec un peu d'irrévérence de ce monument respectable des anciens tems.

Il s'amuse encore à nous conter que , dînant à Bâle aux Trois-Rois avec un Hollandais qui n'entendait pas le français , il s'avisa de lui faire témoigner par truchement le regret qu'il avait de ne pouvoir lier conversation avec lui. L'Amsterdamois , ôtant sa pipe de sa bouche , répondit gravement : « Ce qui doit nous consoler de ne pouvoir nous entendre l'un l'autre , c'est que , n'ayant aucun intérêt ou affaire de négoce à traiter ensemble , tout ce que nous pourrions avoir à nous dire ne saurait être que peu important. » Cet apophthegme m'a paru digne d'être conservé.

C'est par de semblables contes épisodiques que notre Anglais égaie de tems en tems le récit de ses voyages.

Il ne nous reste à parcourir avec lui que l'Allemagne : ce sera de quoi faire un second extrait. Il vous amusera , lecteurs , si celui-ci vous a amusés. C.

*Voyage historique & littéraire dans la Suisse occidentale. A Neuchatel, chez la Société Typographique, 3 vol. in-8°. 1781.*

**I**L semble presque aujourd'hui qu'il n'y ait qu'à parler de la Suisse pour être écouté du public avec intérêt : tout dans ce pays excite la curiosité ; les mœurs, le gouvernement, les nombreuses singularités de la nature, une grande variété d'objets, presque tous nouveaux pour la plupart des lecteurs. S'agit-il de physique générale & de géologie ? où l'étudier plus avantageusement que sur nos Alpes, au milieu de nos lacs & de nos glaciers ? Veut-on jouir du spectacle, si satisfaisant pour l'homme, des efforts & des succès de l'industrie ? nos monts, peuplés, fertilisés par elle, sont un vaste théâtre, où elle se déploie en mille manières. Cherche-t-on la simplicité & le bonheur ? quelques-uns des cantons de la Suisse semblent en être l'asyle. S'occupe-t-on par préférence de spéculations politiques ? la constitution, souvent singulière, de tous nos petits états, la manière dont ils se réunissent pour ne former qu'un seul corps, ce lien qui les unit sans les gêner, sont bien dignes de fixer l'attention.

Aussi voyez combien depuis quelques années les voyages en Suisse se sont multipliés. M. de Saussure illustre nos montagnes ; M. Bourrit les décrit &

en peint les fites sauvages ; M. le comte d'Albon vient étudier notre constitution ; M. Moore s'amuse à observer nos usages & nos mœurs. C'est une mode philosophique que de voyager en Suisse ; on fait maintenant son *tour de Suisse*, comme nos jeunes gens qui voulaient prendre de belles manieres , faisaient autrefois leur *tour de France*.

Mais il y a trop à voir dans notre petit pays , pour qu'un étranger qui ne fait qu'y passer , puisse le bien voir. Aussi toutes ces relations sont-elles , non-seulement superficielles & défectueuses , mais souvent remplies d'erreurs. Il n'est guere possible que cela soit autrement. Et depuis qu'on parle beaucoup de nous dans les livres , nous savons mieux encore que jamais ce qu'il faut penser de presque tous les récits des voyageurs.

Il nous semble donc qu'un voyage en Suisse ne saurait être bon , à moins qu'il ne soit fait par un Suisse. Quand même il n'y aurait point d'autre raison de préférence en sa faveur , celui que nous annonçons meriterait par-là d'être distingué de tous les autres. Nous voudrions pouvoir nommer l'auteur ; son nom contribuerait , selon nous , au succès de l'ouvrage , en inspirant au lecteur une confiance qu'on ne doit pas à un inconnu. Ainsi nous l'invitions à lever le voile de l'anonyme. On verra bien , il est vrai , sans qu'il se nomme , qu'il est homme d'esprit , qu'il est savant , que son style est agréable

& correct : c'en serait assez s'il était question de poésie ou de morale. Mais il n'en est pas de même du voyageur & de l'historien : leur nom m'importe ; je veux savoir ce qu'ils font : en un mot, l'anonyme n'est pas toujours bon à garder.

Vengeons - nous au moins par cette critique , de l'application que fait *l'anonyme* à notre Journal du vers connu d'Horace , qu'on pourrait traduire à peu près en ces mots :

Et sur ses flots bourbeux brillent quelques brins d'or.

Comment , *bourbeux* ! Il faut convenir que je serai bien généreux si je dis du bien de ce livre-là. ( *a* )

On ne doit pas confondre ce voyage avec les voyages ordinaires : dans celui - ci non-seulement le voyageur est observateur & critique , mais il rapporte avec soin tout ce qu'il y a de curieux dans l'histoire du pays qu'il parcourt. S'y est-il passé quelque chose d'intéressant ? quelqu'homme célèbre y a - t - il séjourné ? y voit - on quelque monument antique , quelqu'établissement qui donne lieu à des réflexions ? le voyageur s'arrête , & devient tour - à - tour mo-

---

( *a* ) Cette image me fait naître une pensée. Le vers d'Horace qu'on donne pour devise à ce Journal , convient à merveille à la plupart des ouvrages de nos jours. Ainsi la tâche d'un bon & loyal journaliste sera de faire l'office du crible tendu au travers du courant pour retenir les paillettes flottantes du *sacré métal*. Si seulement cette espèce de pêche était plus abondante !

raliste, antiquaire, historien. C'est donc ici comme un répertoire où l'on trouve tout ce qui a rapport aux différens lieux dont il y est fait mention. L'ouvrage n'en est que plus agréable par cette variété.

Je pense toutefois que beaucoup de lecteurs voudraient que l'auteur n'eût été qu'homme d'esprit, & point du tout savant : car la plupart veulent être continuellement amusés ; & l'inscription d'un marbre antique, ou la discussion d'un point d'histoire, effarouchent leur délicate ignorance. . . . Essayons de faire notre extrait à leur gré.

Nous commençons par Bâle, où nous venons de passer avec M. Moore : mais il s'en faut bien que nous ayons vu toutes les curiosités de Bâle ; ce n'est pas l'affaire d'un moment.

Le gouvernement a ses singularités. Le peuple est divisé en dix-huit tribus, & cette division même semble déjà fort étrange, en ce que vous trouvez dans la même tribu des gens qui exercent des métiers fort différens : dans l'une, par exemple, les forgerons, les horlogers & les meûniers ; dans l'autre, les chirurgiens, les peintres & les selliers. Plaisant assemblage !

Chacune de ces tribus fournit trente membres au corps de la magistrature ; avec cette différence, que les membres tirés des quatre premières tribus ont le titre de *seigneurs*, au lieu que les autres n'ont que l'humble titre de *maîtres*.

Qu'en arrive-t-il ? La foule des gens *comme il faut* se jette dans ces quatre nobles tribus ; les tribus inférieures sont presque abandonnées au peuple : enforte que le sénat, rempli au hasard de simples bourgeois & de gens de métier, a dans cet état aristocratique une pente assez sensible vers la démocratie.

Il faut même de toute nécessité qu'il y ait toujours dans le sénat trente boulangers, trente cordonniers ou tanneurs, & trente tailleurs ou pelletiers ; parce que ce sont les trois seules tribus dont on ne puisse être membre sans exercer la profession dont elles portent le nom.

Il n'y a pas bien des années qu'un étranger qui voulait se donner une paire de souliers neufs, voyait quelquefois entrer dans sa chambre un magistrat qui, au sortir du temple ou du conseil, venait lui prendre mesure, revêtu de toutes les marques de sa dignité, avec le chapeau rond & plat, la robe courte & plissée, la fraise empesée, épaisse de deux doigts, dont la toile artistement arrangée imite les alvéoles des abeilles, A la vue d'un homme dans cet incommode & gothique, mais auguste accoutrement, s'agenouillant devant lui, & posant son pied déchaussé sur sa mesure, ne devait-il pas être fort embarrassé de sa contenance, & prêt à s'écrier avec surprise :

Seigneur, en quel état vous vois-je devant moi ! (a)

(a) Tels sont au reste plusieurs autres magistrats de nos

Ce n'est pas tout. Toutes les dignités, même académiques, se tirent au fort. On choisit bien, il est vrai, un certain nombre de concurrens : mais cette élection faite, c'est au fort aveugle à décider entr'eux. Les Bâlois ont bien de la défiance d'eux-mêmes, comme on voit, & bien de la confiance au fort. Il les sert mal pourtant. (2) Grâces à lui, un grand jurisconsulte manquera la chaire de droit, & deviendra professeur en éloquence, où il n'entend rien ; l'habile physicien donnera des leçons publiques d'hébreu ; le profond mathématicien enseignera l'histoire, & tous les talens seront découragés & déplacés. Forcé de savoir un peu de tout, pour parvenir à quelque chose, il est tout naturel qu'on n'apprenne rien à fond.

Bâle a des loix somptuaires, & celles ne sont pas non plus sans bizarrerie. Elles tendent de faire monter un laquais derrière une carrosse en habits

---

de villes de la Suisse. La gloire de ces magistrats municipaux consiste, en allant au temple, à porter un manteau noir & un petit collet ; note caractéristique de leur état. [ p. 142. ] Et que pensera-t-on, en voyant quatre ou cinq paysans d'un de nos villages, quitter leur charrue & s'assembler sous la présidence de leur pasteur, pour prononcer sur le christianisme problématique & suspect de Jean-Jacques Rousseau ? [ p. 233. ] Quel concile !

(2) Mais Dieu préside au fort. ... Je le crois. Et il le dirige de manière à corriger, s'ils étaient corrigibles, ceux qui s'en rapportent à lui.

\*

cinquante laquais & le plus superbe équipage ; elles se taisent. D'ailleurs , combien le génie inventif des femmes ne trouve-t-il pas toujours de ressources pour échapper aux entraves de la loi !

*Quo teneas vultus mutantem Protea nodo ?*

Nos loix somptuaires modernes ne sont plus qu'une tentative mal-adroite du législateur : il n'en était pas tout-à-fait ainsi de celles des Romains.

Les rues même de la ville ont un aspect bizarre. Les anciennes maisons ont chacune leur enseigne , peinte sur la façade ; l'ange , le chameau , le soleil , l'ours , la balance , le cochon , le cheval blanc. « On croit voir une suite d'auberges. » Joignez à cela des inscriptions , telles que :

Je mets en Dieu tout mon espoir ,

Et je demeure au cochon noir.

Les maisons bâties plus récemment sont bizarres dans un autre goût : des contrevents de toutes couleurs « les font ressembler à des cages de perroquets. »

L'intérieur de ces maisons si élégamment décorées , ne paraît guère moins étrange à un Français. D'abord , presque toutes les portes sont toujours fermées à la clef. Et puis , quand vous avez obtenu l'entrée , vous vous croyez en Hollande : même ordre , même propreté , même économie. Avez-vous la curiosité de voir la cuisine ? Tout y est aussi bien

rangé, aussi luisant que dans une boutique d'apothicaire! " On n'y voit jamais de feu, au moyen des arrangemens économiques des foyers, où tout se fait à feu couvert, avec une épargne de bois singulière. Ordinairement le même feu sert encore à chauffer une chambre voisine. » En ceci les Bâlois auraient dû être imités dans tous les pays où l'on peut craindre la disette de bois.

Les monumens publics de cette Athene (a) ne sont point exempts de cette bizarrerie fatale. On est bien surpris de voir au milieu de la cour de l'hôtel-de-ville une belle statue avec une inscription pompeuse, que la république a fait ériger à un certain Munatius Plancus, vil flatteur, esprit versatile, ame vénale, ministre & compagnon des infames débauches d'Antoine qu'il trahit, dont tout le mérite est d'avoir vécu au siècle d'Auguste, & d'avoir conduit à Auguste une colonie Romaine avant que Bâle existât. C'est payer bien cher le frivole honneur de remonter à une antiquité plus reculée, que d'aller déterrer un pareil homme pour s'en réclamer comme d'un protecteur. On connaît aussi la fameuse danse des morts, peinture bizarre, monotone, & de très-mauvais goût.

(a) Quelques savans Bâlois ont appelé Bâle *Athene Raurica*. L'épithète *Raurique* accompagne plaisamment le nom d'*Athene*. Dirait-on l'*Athene Barbare*, l'*Athene Gothique*? Au reste, en latin on dit à peu près ce qu'on veut: c'est parler en cachette & à l'insu du public.

Je n'en parle que pour placer une observation de l'auteur ; c'est que, dans les anciens tems, « il semble qu'on cherchait encore plus à se familiariser avec la mort, qu'à prendre des leçons utiles sur la fin de notre carrière ». Rien de plus juste que cette remarque. Il me semble même assez naturel qu'à mesure qu'on se domestique la pensée de la mort, comme disait Montaigne, & qu'elle se dépouille de son *étrangeté*, l'influence morale qu'elle avait s'affaiblisse aussi. Il faut que le prédicateur lui rende toutes ses terreurs, pour qu'elle produise son effet : si j'y pense avec aussi peu d'émotion qu'au sommeil, si elle est rentrée pour moi dans la classe des événemens ordinaires, si je n'en suis point frappé, comment me changera-t-elle ?

On a écrit des livres de *la vie privée des Romains*, qu'on ne connaît guere : disons quelques mots de celle des Bâlois, que nous connaissons mieux, & qui ne laisse pas que d'avoir, comme le reste, son point de vue intéressant & ses singularités.

L'antique simplicité des mœurs lutte encore, & se défend avec effort contre l'invasion des manières françaises ; elle ne cède le terrain que lentement ; elle en dispute, pour ainsi dire, chaque pouce. Mais enfin la révolution est commencée ; « insensiblement la scène change, & , selon toute apparence, la métamorphose va le faire : c'est le papillon qui n'est sorti qu'à demi de son enveloppe. » L'image n'est pas moins juste qu'agréable. On fait

combien le pauvre animal a de peine à se dégager entièrement de son fourreau , combien ses ailes encore humides lui seient mal , combien tous ses mouvemens sont gauches. Il en est à peu près de même lorsqu'un état passe à de nouvelles mœurs.

« Les choses n'en iront pas plus mal , » dit notre voyageur. C'est un changement que préparent de loin le commerce & l'industrie , en accumulant les richesses : tôt ou tard il faut bien qu'il se fasse , puisque Sparte même ne put y résister & le prévenir. « Vainement les censeurs regrettent le bon vieux tems. Pour conserver l'ancienne simplicité , il n'y a pas d'autre moyen que de rester pauvre. » Si cela est , ne vaudrait-il pas mieux rester pauvre ?

Non , si nous en croyons l'auteur. « Ces siècles anciens , dont on nous vante les vertus , ne sont pas aussi dignes d'éloges qu'on le pense. » J'en conviens. « L'amour de l'argent , la rapacité , la férocité , l'ivrognerie étaient des vices plus communs il y a deux ou trois cents ans qu'aujourd'hui. » J'en conviens encore : mais il y avait moins de duplicité , de vil intérêt , de lâche bassesse. « On ne connaissait pas les beaux arts qui sont le charme de la vie. » Il est vrai , & c'était sans doute une diminution de bonheur. « Ni les agrémens de la société , sans lesquels l'homme n'est qu'un sauvage. » Quoi ! les hommes d'alors n'avaient-ils donc ni femmes , ni enfans , ni amis ? ou les aimaient-ils moins que nous ? Oh ! que ce n'est pas là ce qu'on

entend par ces *agrémens de la société* si vantés , si nécessaires au bonheur de la vie , *sans lesquels l'homme n'est qu'un sauvage !* Au contraire , on nous dit : « chacun vivait dans sa maison & dans sa famille , tristement renfermé dans ses occupations journalières. » Eh ! pourquoi *tristement* ? D'ailleurs , cela n'est pas exact : les hommes se voyaient entr'eux , les femmes entr'elles ; & peut - être après tout ne s'en amusait - on que mieux. On avait de petites fêtes domestiques , des repas de famille : on passait , tout comme aujourd'hui , la soirée chez quelqu'ami ; on y soupait , en moins bonne compagnie , si vous voulez ; mais on était bien , seul avec lui. « On ne se voyait ( non pas tous pêle - mêle , & je ne trouve pas qu'il y eût grand mal à cela ) , on ne se voyait que dans les fêtes & dans les réjouissances publiques : alors les festins duraient deux ou trois jours , & finissaient par des querelles. »

Cette satire des mœurs anciennes est très - bien faite. On la sentira mieux encore , si l'on se donne la peine de relire de suite tout le morceau que j'ai coupé par mes remarques en phrases décousues.

Mais enfin ce changement de mœurs est - il un progrès , ou un déclin ? Cette dispute est peut - être interminable : il y a beaucoup à dire pour & contre , beaucoup assurément , & plus , comme dit quelque part le bon vieux Homère , que ne saurait en emporter une galère à cents rames.

Au

Au lieu d'agiter avec chaleur une question depuis si long-tems indécise & toujours inutilement débattue , il serait à souhaiter qu'on s'occupât à chercher quelque moyen d'arrêter ces progrès ou ce déclin des mœurs , au moment où on les verrait

*In pejus ruere , ac retro sublapsa referri.*

Pourquoi te hâter de décider que c'est une chose impossible ? Si ce reflux est aussi inévitable que celui de la mer , il semble qu'une bonne législation pourrait au moins le retarder de plusieurs siècles.

Le *simplex munditiis* d'Horace est - il un point auquel on ne puisse atteindre dans les mœurs ? L'ignorance & la grossièreté sont-elles les inséparables compagnes de cette antique simplicité que nous regrettons ? Une sorte d'élégance & de goût ne saurait-elle absolument marcher qu'entre le luxe & la dissipation ? N'est-il aucune chymie politique qui pût venir à bout de combiner différemment ces élémens entr'eux ? J'ai peine à me le persuader.

L'auteur aurait pu faire encore une observation d'un autre genre , qui me paraît assez intéressante pour la proposer au public.

Le piétisme , depuis long - tems oublié , a repris racine à Bâle ; il y fleurit & fait chaque jour de nouveaux prosélytes. N'y aurait-il point quelque liaison secrète entre les progrès des nouvelles mœurs d'un

Février 1781.

D

côté & du rigorisme religieux de l'autre ? Le monde achevait de se civiliser , quand le christianisme s'est établi ; l'Europe achevait de sortir de la barbarie , quand les réformateurs parurent ; le piétisme renaît de ses cendres , au moment où Bâle *se francise*. Ce moment de crise serait-il favorable pour les nouvelles opinions religieuses ? Alarmés , aigris , échauffés par ce changement de mœurs qui leur déplait , les partisans des mœurs anciennes ne prendraient-ils point une tournure d'esprit sérieuse , sévère & chagrine , qui les dispose à l'enthousiasme religieux ? Ce n'est ici qu'une conjecture ; mais elle n'est pas sans vraisemblance.

Je m'en tiens pour le présent à cet échantillon , par lequel on peut juger de l'auteur de l'ouvrage... & du Journaliste ; car je m'aperçois que je suis aussi pour ma part dans cet extrait & que j'y ai peut-être mis un peu trop du mien.

Il y aura dans cet article unité de sujet ; je n'aurai parlé que de Bâle : c'est un mérite.

Or , Bâle est une ville commerçante , une ville riche , une ville voisine de la France , une ville remplie de militaires qui se sont formés dans les services étrangers , de gens instruits , de gens qui ont voyagé. Pourquoi donc aller chercher sous le pôle , & jusqu'aux extrémités de l'univers , des mœurs singulières & des usages bizarres ? *Quod petis , hic est :*

vous les trouvez autour de vous , fans sortir de l'Europe , fur vos frontieres.

Pour qui ne veut qu'observer , rire & réfléchir tour-à-tour , il n'est pas besoin de lire un voyage au Groënland ou chez les Hottentots. Un voyage en Suisse fuffit : il semble qu'on foit dans un autre fiecle & fous un autre climat.

C.



D ij



*Programme de la société des arts de Geneve.*

**D**IVERS motifs détaillés dans un précédent programme de la société, la déterminèrent, dans son assemblée du 2 octobre 1777, à préférer à des questions particulières relatives aux arts, une invitation générale aux artistes à lui ouvrir leurs ateliers, à lui dévoiler leurs secrets, à la faire participer aux découvertes intéressantes qu'ils auraient pu faire sur les objets dont elle s'occupe.

Pour atteindre ce but, la société proposa, comme elle le propose encore, *un prix de vingt-quatre louis d'or neufs, ou une médaille d'argent avec le surplus en especes, au choix de l'auteur, en faveur du meilleur mémoire, ou du meilleur instrument, tendant à la perfection de quelqu'un des arts qui s'exercent dans Geneve, comme l'horlogerie, la bijouterie, la teinture, l'architecture pratique, la tannerie, les arts relatifs au dessin, &c.*

Les heureux effets que produisit cette invitation, engagerent la société, dans son assemblée du 29 avril 1779, à la renouveler pour l'année 1781, en fixant pour terme fatal de la réception des ouvrages le premier novembre 1780. Mais à la requisition de divers auteurs ou artistes anonymes, pour qui ce terme s'est trouvé trop rapproché du moment où l'invitation leur est parvenue, & qui n'ont pu mettre la der-

niere main aux ouvrages qu'ils se proposaient d'envoyer au concours , l'assemblée des comités ayant égard à ce que divers obstacles avaient retardé la publication du programme , a jugé devoir prolonger d'une année le tems déterminé par la société , & en conséquence elle déclare que les mémoires seront reçus jusqu'au premier novembre 1781 ; mais que , passé ce terme , ils ne seront plus admis.

Les mémoires devront renfermer quelques découvertes ou quelques vues nouvelles sur les objets dont ils traiteront. Pour adjuger ce prix , la société se réglera sur le degré d'importance & de perfection des ouvrages qui lui seront adressés , & ne laissera point sans récompense ceux dont le mérite approchera le plus de celui qui aura été couronné. Elle souhaiterait que les mémoires fussent écrits en français ; mais si les auteurs qui travailleront pour elle , croient pouvoir mettre plus de netteté dans leurs explications , en les donnant dans d'autres langues , ils pourront écrire leurs ouvrages en latin , en italien , en anglais ou en allemand , & ils devront les adresser , francs de port , à M. de Saussure , professeur en philosophie , président du comité des arts à Geneve.

Tous les savans & artistes , soit étrangers , soit Genevois , & les membres de la société , sont invités à concourir à ce prix , & y seront admis. Les seules personnes exceptées du concours , sont les membres de chaque comité pour les objets qui les concernent.

Ainsi les membres du comité des arts ne pourront point envoyer de mémoires ou d'ouvrages , qui feraient de nature à devoir être jugés par le comité , & il en fera de même pour les membres du comité d'économie.

On n'admettra point non plus au concours les ouvrages dont les auteurs se feraient fait connaître directement ou indirectement , & l'on ne rendra aucun mémoire après le concours , qu'à ceux qui auront eu la précaution de s'en procurer un récépissé ; ils sont priés d'inscrire leur nom dans un billet cacheté & annexé à leur mémoire , lequel ne sera point ouvert , à moins que le mémoire n'ait remporté le prix ou l'accessit.

*Avis du comité d'économie.*

La société avait proposé , en 1779 , une récompense au meilleur mémoire sur cette question : *Quel est le préservatif le plus propre à garantir de colique venteuse les bestiaux qui paîtraient des trefles ou sainfoins à la rosée ou après la pluie ?* Les curatifs étant connus , la société demandait uniquement les préservatifs. Elle n'a reçu sur ce sujet aucun mémoire qui pût la satisfaire ; mais comme le comité d'économie , qui s'est occupé plusieurs fois de cet objet , a quelques raisons de croire que les *cendres gravelées* ou la *potasse* peuvent fournir le préservatif qu'il cherchait , il demande là - dessus , au nom de la société , quelques expériences détaillées , & il offre des récom-

penfes proportionnées à leur succès , pourvu qu'il soit bien constaté.

Les mémoires qu'on enverra à la société pour lui exposer ces expériences , devront être adressés , francs de port , avant le premier novembre 1781 , à M. Calandrini , conseiller d'état , & président du comité d'économie.

A Geneve , le 1<sup>er</sup> déc. 1780. PH. ROBIN , secret.

RÉPARONS ici une erreur commise dans l'extrait que je donnai en novembre des mémoires de la société. J'y ai dit , sur la foi du rédacteur , que la société s'occupait des prés plus que des grains ; j'en ai même donné d'après lui une raison intéressante & fort spacieuse , qui expliquait à merveille cette apparente singularité. . . Eh bien ! il se trouve que le rédacteur s'est trompé , & moi aussi : il s'est mis en frais sans nécessité d'une excellente raison pour justifier une institution qui n'existait pas. La société s'occupe des champs comme des prés ; & le premier prix qu'elle a décerné , avait pour objet cette culture ; & même , en proposant la question sur les prés , on pensait aux grains , on demandait si le gyps , en produisant un bon effet pour les trefles , ne nuirait point aux grains qui devaient les remplacer. Je me rétracte donc. Et voilà une leçon , ajoutée à tant d'autres , sur la réserve prodigieuse avec laquelle on doit croire. Comment aurais-je pu soupçonner l'erreur ? C.

D iv

*Observation sur un article du Journal des Savans. (a)*

**I**L est de notre devoir de réclamer en faveur de nos compatriotes les découvertes dont on voudrait leur enlever l'honneur , & de relever les erreurs dans lesquelles peut aisément tomber à leur égard un journaliste étranger. Quelque forme que puisse prendre ce Journal , toujours au moins restera-t-il *helvétique* en cela.

En conséquence de ce principe , corrigeons ici un passage du Journal des Savans de décembre , où l'on attribue à M. Watson l'invention de placer auprès des magasins à poudre , des mâts sur lesquels on élève les conducteurs électriques , qui leur servent de préservatif : méthode qu'il a , dit - on , fort *recommandée* à M. le professeur Calandrini de Geneve.

Il y a deux erreurs dans ce peu de lignes.

1°. L'invention de cette méthode salutaire est due au Genevois , & non pas à l'Anglais , qui l'a , non pas *recommandée* , mais *approuvée* , *louée* , ( en anglais *commend* ) lorsque M. Calandrini la lui a communiquée. Notez que le prétendu inventeur , chargé de garantir les magasins à poudre de Purfleet , n'a pas

---

( a ) Nous estimons trop les auteurs du Journal des Savans pour supposer qu'ils s'offenseront de ce léger reproche. Exposés comme eux à être souvent mal informés , nous les invitons à *user de représailles*.

fait usage de ce moyen. Tous ceux de Genève au contraire sont à l'abri du mâle tutélaire.

2°. C'est à M. Calandrini, aujourd'hui vivant, général de l'artillerie de la république, & non à feu M. le professeur Calandrini, mort syndic en 1758, qu'appartient cette invention qui est de l'année 1764. Et voilà l'inconvénient d'être d'une famille où les talens du même genre sont héréditaires : on donne souvent à l'un ce qui est à l'autre. Ainsi, par exemple, on saura bien qu'une telle découverte est d'un Bernoulli : mais qui l'aura duquel ? père, fils, oncle ? mort, ou vivant ? Jean, Jacques, ou Daniel ? Comment démêler tout cela ? Il y a entr'eux tous une sorte de communion de gloire, où s'absorbe celle de chaque individu.

O pères trop fameux ! que vos noms triomphans  
Sont un pesant fardeau pour vos faibles enfans ! (a)

Venons au fait. En 1763, M. Watson avait écrit au lord Anson, pour l'engager à faire placer des conducteurs électriques sur les mâts des vaisseaux. A cette occasion, M. Calandrini écrivit à M. Watson pour avoir des détails sur la manière dont le célèbre docteur Franklin avait établi les conducteurs électriques à Philadelphie. Il s'établit ainsi une correspondance entre ces deux messieurs.

---

(a) On aimera à savoir que ces deux vers sont de Racine le fils.

M. Calandrini y fit part à M. Watson de son idée sur la manière de préserver les magasins à poudre. On ne croyait pas autrefois pouvoir les construire trop solides ; c'était une grosse maçonnerie & de bonnes voûtes fortes. M. Calandrini, tout au contraire, voulait les matériaux les plus légers, une couverture de lattes, & même un puits perdu au-dessous du magasin, afin qu'en cas d'explosion il y eût d'autant moins de ravage que la résistance serait moindre de toutes parts : moyen très-sage de diminuer la violence de toute explosion (au moral même, si vous voulez).

Mais dans cette nouvelle construction, l'aiguille ne pouvait guère se placer au-dessus du centre du bâtiment, sans que la chaîne électrique fût exposée à être transportée par quelque violent orage auprès de quelqu'un des ferremens de l'édifice, & à causer par ce dérangement l'incendie qu'elle était destinée à détourner. D'ailleurs, il était douteux que la chaîne fût assez grosse pour résister à un torrent de fluide électrique.

Qu'imagina M. Calandrini, afin de parer à tout cela ? D'abord, de substituer à la chaîne suspecte une barre de fer d'un pouce d'équarrure, ensuite de séparer le conducteur de l'édifice, de l'élever sur un mât à six pieds de distance, d'élever même deux de ces mâts protecteurs, afin que si l'un venait par hasard à être renversé par la violence de la tempête,

L'édifice ne restât pas sans défense. On ne pouvait prendre plus de précautions.

Pourquoi faut-il qu'elles soient nécessaires ? Avec combien de peine ne parvient-on pas à préserver ces amas dangereux de poudre meurtrière, qu'une étincelle peut rendre le fléau de la ville qui les entretient pour sa défense ! Quel affreux péril, renouvelé toutes les fois que grondait la foudre, jusqu'à ce que l'homme ait trouvé, comme l'a dit un poète, *ce charme impérieux, cette forte inconnue*, & dont il fait cependant disposer à son gré, par laquelle notre physique audacieuse

Arrache de la nue

Le tonnerre, indigné de descendre à sa voix !

Quoi qu'il en soit, voilà le projet que M. Calandrin communiqua à M. Watson, que M. Watson approuva fort, (*commend*) que M. Calandrin a exécuté à Geneve, & que M. Watson n'a point exécuté à Purfleet. Rendons donc à chacun ce qui lui est dû, à notre compatriote l'honneur de l'invention, & à son correspondant celui d'avoir simplement approuvé & loué ce qu'il n'a pas même imité.

Au reste, cet art étonnant de guider la foudre & de lui prescrire, de lui tracer la route qu'elle doit suivre pour ne pas nuire, cet art salutaire & conservateur fait chaque jour de nouveaux progrès. Il s'agit

aujourd'hui entre les physiciens de déterminer s'il vaut mieux que l'aiguille, dont le conducteur électrique est surmonté, soit aiguë, ou obtuse. Il est vraisemblable que l'aiguille obtuse l'emportera ; elle a déjà remporté un avantage considérable sur sa rivale, qu'elle a délogée de dessus le palais de la reine d'Angleterre, où le même M. Watson l'avait fait placer. C'est à un M. Wilson que l'aiguille émouffée a dû ce succès contre l'aiguille pointue. Je ne rapporte ce trait que comme une preuve de la perfection à laquelle on porte cet art.

J'espère que les lecteurs voudront bien ajouter foi sur ma parole à tous les détails de cet article, que je n'aurais pas rendu publics, si je ne croyais en être certain.

C.



---



---

# THÉÂTRE S.

---

*Clémentine & Desformes , drame en cinq actes & en prose ; par M. DE MONVEL. Représenté par les comédiens Français ordinaires du roi , le jeudi 14 décembre 1780. A Paris , chez la veuve Duchesne , libraire , rue Saint - Jacques , au Temple du goût. Prix , 1 liv. 10 s.*

CET ouvrage est la seconde piece que M. de Monvel fait représenter sur le théâtre de la nation. On se rappelle encore le succès prodigieux qu'eut en 1777 l'*Amant bourru* ; succès dû presque tout entier au jeu singulier de l'acteur qui jouait le principal rôle. Sans nous permettre d'approfondir la cause de la réussite de *Desformes* , nous dirons seulement que le même acteur n'y déploie pas un talent moins distingué ; & il fallait sans doute autant d'art , pour faire supporter au public les situations terribles dans lesquelles se trouve successivement le héros de cette piece. Nous allons en présenter à nos lecteurs une courte analyse.

ACTE PREMIER. Desformes , que les mauvais traitemens d'une belle - mere ont forcé d'abandonner la maison de son pere , président au parlement de

Grenoble , s'est retiré chez M. de Sirvan , où il exerce sous ce nom , qui n'est pas le sien , l'état d'intendant. M. de Sirvan a une fille ( Clémentine ) dont M. Deformes est devenu amoureux , sans espérance de la posséder. Son pere l'a promise au fils d'un de ses anciens amis , tous deux sur le point d'arriver. Julie , femme attachée à Clémentine , vient annoncer à Deformes cette nouvelle. Celui-ci prend la résolution de fuir , lorsque deux fermiers de M. de Sirvan lui apportent douze mille livres qu'il renferme dans un bureau sur lequel il travaille. A la suite d'un entretien avec sa maîtresse , Julie vient annoncer l'arrivée du beau-pere futur de Clémentine. Deformes , qui était prêt à porter l'argent à la caisse , se trouble à cette nouvelle , le remet dans le bureau dont il oublie d'emporter la clef , & sort dans le plus grand désordre , après avoir donné à Julie une lettre pour sa maîtresse. Cette femme s'entretient avec Saint-Germain , vieux domestique de la maison , qui s'inquiete de n'avoir pas encore vu rentrer Valville , fils de M. de Sirvan. L'heure du souper l'oblige de sortir. Ainsi finit le premier acte.

ACTE II. Clémentine ouvre son cœur à Julie , & laisse voir son amour pour Deformes , & la douleur qu'elle ressent d'être obligée d'en épouser un autre. Cet entretien est interrompu par l'arrivée de M. de Sirvan , qui amene avec lui M. de Franval pere. Clémentine & Julie se retirent , & M. de Sirvan ,

en reconduisant son ami dans l'appartement qui lui est destiné, recommande à son fils d'être prêt le lendemain matin à cinq heures , pour aller au - devant de son futur beau-frere. Valville resté seul avec son valet , laisse appercevoir les marques d'une violente douleur ; il a perdu mille louis au jeu , dont neuf cents sur sa parole. Il n'a rien , & son créancier est un étranger qui part à quatre heures du matin ; il a promis de lui porter son argent à trois , & se trouve dans le plus grand embarras. Au désespoir de ne trouver aucune ressource , il erre sur la scene , & ouvre sans y penser le secretaire où Desormes avait laissé la clef , & dans lequel était l'argent apporté par les fermiers. Cette vue lui fait éprouver une étrange tentation ; mais sûr que l'amitié de Franval fils le mettra à même de réparer sa faute avant qu'on s'en apperçoive , il tâche d'engager Saint - Germain à l'aider dans ce vol. Ce fidele domestique résiste long - tems , & ne cede que lorsqu'il voit son maître prêt à tomber dans les derniers degres du désespoir ; ils emportent tout l'argent qui était dans le secretaire , & sortent furtivement. Ici finit le second acte.

ACTE III. Clémentine , la lettre de Desormes à la main , s'afflige avec Julie du départ de son amant ; elle est interrompue par son pere , à qui Charles l'un des valets de la maison vient annoncer le départ de Desormes qui ne doit plus revenir. M. de Sirvan en conçoit d'étranges soupçons , qui ne tardent pas à se

, tourner en réalité , lorsqu'il s'apperçoit qu'il est volé. Clémentine , dans son désespoir , ou plutôt dans son délire , donne à son pere la lettre de Deformes. Cette lecture redouble sa colere , & il commande à ses gens de courir après le scélérat , & de le lui amener mort ou vif. L'un d'eux ne tarde pas à venir annoncer qu'on a vu Deformes autour du château , & qu'il ne peut manquer d'être bientôt arrêté. M. de Franval sort de son appartement pour savoir la cause du tumulte , & bientôt après y rentre , conduit par M. de Sirvan. Clémentine est entraînée dans le sien par Julie.

ACTE IV. On amene Deformes dans l'état le plus déplorable. M. de Sirvan irrité , vient lui reprocher son crimè. Tandis qu'il soutient son innocence , Clémentine , les cheveux épars , & dans le plus grand égarement , s'échappe de son appartement & vient attester l'innocence de son amant ; elle tombe évanouie ; & son pere désespéré , fort pour livrer Deformes à toute la rigueur des loix. Ce malheureux reste seul avec M. de Franval , qui touché de son état , lui propose de faciliter son évasion, Deformes n'oppose long - tems à tout cela que le silence de la douleur ; mais bientôt il se fait reconnaître à M. de Franval pour ce fils malheureux que la haine injuste de sa seconde femme l'a forcé d'exiler de sa maison. Alors , plus convaincu que jamais de l'innocence de Deformes , il sort en recom-

mandant

mandant aux domestiques de le traiter avec égard.

ACTE V. Saint - Germain qui précède de quelques instans le retour de son maître , apprend de Julie le prétendu crime de Deformes. Il sort brusquement sans s'expliquer. Un entretien assez touchant entre Clémentine & Deformes est interrompu par l'arrivée de M. de Sirvan , qui amène avec lui un exempt. M. de Franval accourt par le milieu du théâtre. Valville en bottes, M. de Franval fils & Saint-Germain arrivent avec précipitation. M. de Sirvan veut faire arrêter Deformes , quand son fils se jette à ses pieds , & lui avoue sa faute. M. de Sirvan , instruit de la naissance de Deformes , lui donne sa fille , & Franval fils , qui n'arrive que pour être témoin du bonheur de son frère , concourt par son désistement à lui faire épouser son amante.

Tel est l'exposé, fidele & succinct des principaux événemens de ce drame.

Nous remarquerons d'abord que la fable de cette piece est romanesque & porte sur un tissu d'in vraisemblances. Comment supposer ,

1°. Que M. de Sirvan qui est représenté comme un homme avare , confie la manutention de ses affaires à un fugitif qu'il ne connaît pas , & remette le soin de sa caisse à un homme que son âge seul semblerait devoir exclure de cette place de confiance ?

2°. Comment croire que le pere de Deformes , quoiqu'aigri par sa nouvelle femme , ait pu ignorer

*Février 1781.*

E

pendant *onze ans* le sort de son fils , sur-tout lorsque l'auteur nous le représente comme président du parlement de Dauphiné ; province où l'on fait que la loi n'a rien fait perdre aux peres de leur primitive autorité.

3°. Comment supposer un commerce assez intime entre Franval & Sirvan pour qu'ils allient leurs familles , sans penser aussi que le premier n'ait souvent parlé à son ami du sort de son fils aîné ; & comment croire que Sirvan songe à donner sa fille au cadet , sans avoir éclairci la destinée de son frere , dont le retour inopiné peut diminuer de beaucoup les avantages de cette alliance ?

4°. Comment concilier la prudence de Desformes (qui sans doute a fait oublier à M. de Sirvan sa jeunesse) avec la négligence impardonnable qui lui fait ferrer dans le secrétaire d'un fallon ouvert à tout le monde , un argent dont sa place le rend responsable , & dont il oublie tellement de prendre soin , qu'il laisse la clef à ce malheureux secrétaire ? On dira peut-être que sans cet oubli la piece n'existerait pas ; mais nous avons une idée trop haute du talent de M. de Monvel , pour croire qu'il ait voulu fonder sa piece sur une invraisemblance. On aura beau répéter que la situation de Desformes lorsqu'il part , doit excuser tout ; nous ne croirons jamais qu'elle puisse pallier un oubli dont les suites sont si funestes.

5°. Il est étonnant qu'au seul aspect du secrétaire

vide, M. de Sirvan se croie volé, & que sans s'informer si l'argent a été descendu à la caisse, il accuse de ce vol l'homme dont il devait le moins suspecter la probité. Mais le récit de Charles est plus étonnant encore ; on ne conçoit pas comment ce valet a pu entendre toute la conversation de Desormes avec son ami, qui sûrement n'a pas dû se faire dans un lieu public.

6°. Le délire de Clémentine jette peut-être de la terreur dans la pièce, mais n'ajoute sûrement pas à son intérêt. La vertu seule peut faire naître ce sentiment dans l'ame du spectateur ; & quel fond peut-on faire sur celle d'une personne dont l'amour déranger la tête à ce point ? Une situation à peu près semblable se trouve, il est vrai, dans *Grandisson* ; mais ce qui fait effet dans un roman, est souvent déplacé au théâtre, & les auteurs dramatiques ne devraient jamais perdre de vue cette maxime du législateur du Parnasse, presque aussi souvent citée qu'oubliée :

... Il est des objets que l'art judicieux  
Doit offrir à l'oreille & reculer des yeux.

*Art poét. chant III.*

7°. La reconnaissance de Desormes avec son père a produit le plus grand effet au théâtre ; mais l'art étonnant que le sieur Molé a déployé dans cette scène, n'a pas empêché les gens sensés d'en appercevoir l'in vraisemblance. Il est étonnant, pour ne rien

E ij

dire de plus, que Erival qui doit toujours avoir l'idée de son fils présente à la mémoire, soit si longtemps à le reconnaître : il devrait au moins le deviner au premier mot de l'explication.

8°. Il est inoui que dans un état monarchique, où les loix seules veillent à la conservation du citoyen, un particulier se permette d'en faire arrêter & maltraiter un autre par ses domestiques. On aura beau dire qu'il le soupçonne d'être son voleur; rien n'autorise un homme à se faire ainsi justice par lui-même.

9°. On ne conçoit pas bien pourquoi Saint-Germain au cinquième acte s'enfuit, après avoir appris de Julie tout ce qui s'est passé dans la maison pendant son absence; son maître le suit d'assez près pour qu'il soit dispensé d'aller hâter son retour; & le moindre retard dans l'aveu du crime peut perdre à jamais Desormes, &c. &c. &c.

Nous avons passé sous silence un reproche beaucoup plus grave que tous ceux qu'on vient de lire, & que tout homme honnête peut faire à l'auteur; c'est d'avoir mis sous les yeux du public un crime que rien n'excuse, & qui reste impuni. L'action de Valville volant sur le théâtre l'argent de son père, est une de ces choses monstrueuses, qu'il importe aux bonnes mœurs de ne jamais mettre sous les yeux. Ce jeune homme a beau dire que la générosité de son ami réparera tout : il n'est pas de fils de famille,

qui d'après son action ne puisse justifier un semblable vol. Des gens plus accoutumés à juger qu'à réfléchir, ont prétendu excuser M. de Monvel, en citant le vol de l'*avare*; mais 1°. ce vol s'exécute loin du théâtre; 2°. il est commis par un valet; & si Cléante semble l'approuver, au moins n'en profite-t-il pas, & s'empresse-t-il de faire la restitution avant que rien ne l'y contraigne. D'ailleurs ce moyen, que beaucoup de gens ont blâmé Molière d'avoir employé, était nécessaire pour mettre plus en situation encore le caractère de l'avare : mais il est intolérable dans la pièce de M. de Monvel, & l'on s'est étonné avec raison que le gouvernement lui ait permis d'en faire usage.

Nous ne ferons aucune observation sur le style de cette pièce assez souvent obscur, prolix, haché & presque toujours incorrect. L'auteur a hérissé son drame d'une multitude innombrable de points, sans songer qu'une telle méthode n'appartient qu'à la médiocrité, & que le véritable talent n'a jamais recours à ces petits moyens, partage de l'insuffisance.

Malgré la sévérité de nos observations sur cette pièce & le grand nombre de celles qu'on pourrait y ajouter encore, nous ne balançons pas un instant à la mettre fort au-dessus de l'*Amant bourru*, comédie du même auteur, dont l'inconcevable succès est un de ces problèmes dramatiques, dont le parterre des

Tuileries pouvait seul donner la solution (a). L'intérêt qui regne dans *Clémentine & Desormes*, & qui ménagé avec art, s'accroît jusqu'à la fin, peut en faire excuser les défauts aux yeux de cette partie du public plus accoutumée à sentir qu'à juger, & dont l'âme ouverte à toutes les impressions aime mieux goûter le produit de son plaisir que d'en raisonner les causes. Mais comme ce n'est pas sans doute à cette seule classe que M. de Monvel est jaloux de plaire, nous l'invitons à mieux raisonner la conduite de ses pièces; à fonder un intérêt qui ne sera point romanesque, sur des moyens légitimes; à respecter davantage les mœurs, liens sacrés de toute société; à mieux soigner son style, en adoptant sur-tout celui qui convient au théâtre: & nous osons lui promettre alors des succès véritablement faits pour l'honorer. Il a joué dans sa pièce le rôle de Valville, de manière à en excuser tous les défauts, s'ils pouvaient l'être; & nous sommes en droit plus que jamais d'adresser aujourd'hui à cet acteur ce que nous lui avons dit autrefois dans le *Journal des théâtres*: *lorsqu'il voudra être lui, n'imiter personne, & prendre les rôles qui sont à sa taille, il est certain qu'il nous dédommagera du chagrin de critiquer sans cesse.* (b)

N. B. Au moment où nous écrivons cet article,

---

(a) Voyez le discours sur l'état actuel du théâtre Français, imprimé dans le Journal de janvier.

(b) Nous ne doutons point que cet extrait ne

*Clémentine & Deformes* en est à la douzième représentation ; & le sieur Préville, que *le service de la province* avait retenu pendant six mois hors de la capitale, vient de prendre le rôle de Saint-Germain, qu'une indisposition avait forcé le sieur Auger d'abandonner. Nous saisissons cette occasion pour louer le zèle du sieur Préville, & nous nous permettrons seulement de lui demander s'il eût jamais fait pour un homme de lettres ce qu'il fait aujourd'hui pour un comédien.

Paris, le 24 janvier 1781.

---

révolte l'amour-propre de M. de Monvel, malgré le soin que nous avons pris de le ménager. La liaison qui a existé autrefois entre nous & ce comédien, nous donne droit de lui dire que, si nous avons étendu aussi loin la sévérité de nos remarques, nous l'avons cru indispensable dans un moment sur-tout où l'art est si voisin de sa décadence. Personne n'estime plus que nous le personnel & les talens de M. de Monvel, & nous serons toujours jaloux de trouver des occasions de rendre justice à l'un & à l'autre. Puisse notre franchise même le convaincre de la confiance que nous avons en son honnêteté, puisque nous avons osé lui dire des vérités que nous le croyons fait pour entendre!

Par M. G. D. L. R.



*Les Étrennes de Mercure , ou le Bonnet magique , opéra comique en trois actes & en vaudevilles , représenté pour la première fois le lundi premier janvier 1781 , par les comédiens Italiens ordinaires du roi. A Paris , chez Vente , libraire des menus plaisirs du roi , rue des Anglais , près celle des Noyers.*

DEPUIS que les comédiens Italiens ont obtenu la permission de jouer leurs pièces françaises , plusieurs gens de lettres ont formé l'estimable projet d'y rappeler le vaudeville , cet enfant de la gaieté française , qui paraissait en être exilé pour toujours. En effet , depuis que des auteurs célèbres ont donné au public des tragédies qui faisaient rire , des opéra bouffons qui faisaient pleurer , la scène Italienne était en proie à ces dolentes rapsodies , productions de la triste médiocrité , & qu'une philosophie , non moins ridicule dans ses principes que dangereuse par ses conséquences , avait essayé de substituer au genre de la véritable comédie. Comme la satiété des bonnes choses en produit ordinairement le dégoût , & qu'il est beaucoup plus facile de faire pleurer que de faire rire , ce genre bâtard était devenu le genre à la mode. Mais comme la nature ne perd jamais ses droits , & que la gaieté semble être le caractère distinctif de la nation Française , on s'est bientôt ennuyé de pleurer cinq fois la

Semaine sur un théâtre qui , par sa constitution , semblait avoir rejeté pour jamais les pleurs. Une charmante *Parodie d'Alceste* , ouvrage rempli d'esprit & de gaieté , nous paraît avoir commencé la révolution , & quatre jolies pièces à vaudevilles de MM. Auguste de Piis & Barré , jouées l'année dernière sur ce théâtre , ont achevé de fixer le goût du public. Nous sommes fâchés que celle que nous annonçons aujourd'hui ne réponde pas au mérite des premières. On doit la considérer comme l'ouvrage d'un moment & fait pour le moment. Cette circonstance qui a excité l'indulgence du public , n'armera donc point notre sévérité : nous regretterons seulement de n'avoir pas à fonder sur une meilleure comédie le tribut d'éloges que nous nous empressons de payer au talent aimable de ses auteurs.

Voici en peu de mots le sujet des *Étrennes de Mercure*.

M. Géronte , après un repas de famille donné la veille du jour de l'an , se retire dans son cabinet pour écrire ses lettres de bonne année. Il regrette de ne pouvoir lire dans le cœur de ceux dont il va bientôt recevoir les complimens d'usage. MERCURE lui apparaît en ce moment , & lui donne pour ÉTRENNES un bonnet jaune qui , toutes les fois qu'il en fera couvert , forcera les autres de dire ce qu'ils pensent. C'est sur ce bonnet qu'est fondée toute l'intrigue de cette comédie. M. Géronte découvre successivement par ce

moyen que son valet est un frippon, & que sa femme ne peut le souffrir ; que le traiteur, non content de le voler par ses mémoires, s'entend encore avec l'amant de sa fille, qu'il avait introduit dans la maison ; & Sophie elle-même, forcée de parler avec sincérité, ne tarde pas à s'avouer coupable. Un certain Gascon, nommé Philinte, ami de la maison, en apprend à M. Géronte plus qu'il ne veut en savoir, & plus qu'il n'en voudrait dire lui-même. Au Gascon succede un commissaire amené par le traiteur, & que le bonnet rend aussi plus sincere qu'il ne voudrait. Léandre, amant de Sophie, passe aussi en revue avec son rival protégé par le pere, & avoue qu'il n'en voulait qu'à la dot. Enfin Géronte persuadé du sincere attachement de Léandre pour sa fille, consent à la lui donner ; & ce consentement finit la comédie.

Toutes les réflexions que nous pourrions faire sur cette piece, ont sans doute déjà été faites par les auteurs même ; ils ont senti les premiers que l'intrigue était faible & sans intérêt, sur-tout lorsqu'on voit délayer en trois actes ce qui ne pourrait que gagner à être resserré en un ; que l'invention du bonnet était trop usée pour pouvoir plaire, car le mérite de ces fortes de choses consiste ordinairement dans leur nouveauté ; qu'il était ridicule d'introduire un amant chez sa maîtresse sous le costume d'un marmiton ; qu'il a dû paraître plus qu'indécent de voir un pere de famille voler sur la scene la bourse d'un traiteur, &c. &c.

Nous laissons donc les auteurs réfléchir sur tous ces objets que nous ne faisons qu'indiquer ici , & nous remarquerons avec plaisir que cette pièce fourmille d'un grand nombre de couplets agréables , fins & spirituels ; qu'elle est écrite sans prétention , & qu'on n'y rencontre aucune trace de ce jargon philosophique que l'on trouve aujourd'hui par-tout , & même au théâtre. Nous pensons donc que , si cette pièce n'ajoute pas à la réputation de MM. de Pils & Barré , elle ne peut leur faire de tort ; & de quelque façon qu'on la considère , ce sera toujours l'ouvrage de deux hommes de beaucoup d'esprit.

Paris , ce 27 janvier 1781.

Par M. G. D. L. R.

*N. B.* Les comédiens Italiens ont joué , le 23 janvier , une jolie petite comédie de M. Forgeot , avocat au parlement , & auteur des *deux Oncles*. Nous attendons que cette pièce soit imprimée , pour en rendre compte. L'extrême jeunesse de l'auteur sollicite l'indulgence dont son talent le dispense d'avoir besoin.



---



---

# PIECES FUGITIVES.

---



---

## *Du suicide.*

ON me fait l'honneur de m'écrire : « Je ne fais , monsieur , si c'est par oubli de vos principes , ou pour affecter une ressemblance de plus avec votre cher Jean-Jacques Rousseau , en imitant son inconséquence , qu'après nous avoir dit très-fortement dans un de vos précédens Journaux qu'il fallait laisser là la matière du suicide sans plaider ni pour ni contre , vous venez nous dire dans votre Journal de novembre dernier , que la discussion des causes du suicide pourrait être fort intéressante. Quelque changement dans vos circonstances aurait-il à cet égard changé votre manière de penser , comme cela arrive souvent aux plus grands philosophes , & sur-tout à ceux dans les principes desquels entre une bonne dose d'imagination ? Auriez-vous peut-être aujourd'hui moins de répugnance qu'alors à rêver au suicide ? Pouvez-vous le considérer avec plus de sens froid ? &c. »

Comme il se pourrait qu'un certain nombre de lecteurs s'avissassent de me faire le même reproche , & que je n'aimerais point à être inconséquent ,

( même après Rousseau , avec lequel au reste je ne crois pas avoir la sottise d'affecter aucune ressemblance ) je vais répondre publiquement à cette obligeante lettre.

Quelque fondée que puisse être la plaisanterie de mon correspondant sur les variations que subit *la philosophie imaginaire* à chaque changement de circonstances , mon opinion sur le suicide est toujours la même ; je crois encore qu'il n'est rien moins qu'utile de combattre par des raisonnemens cette action contre nature. Mais il n'en est pas de même de la recherche des causes qui la produisent ; elle peut être instructive , & elle intéresse toute société. Je ne vois pas qu'il y ait entre ces deux choses la plus légère contradiction.

Essayons donc , puisque l'occasion s'en présente , de dire en deux mots notre pensée à cet égard.

Le suicide ne saurait jamais avoir d'autre cause que le dégoût de la vie. Ce dégoût de la vie est une maladie de l'ame , & la plus terrible de toutes. Si elle devient plus commune dans un siècle que dans un autre , s'il y a quelque pays où elle soit épidémique , c'est assurément un mal pour ce siècle & pour ce pays. Prêcher contre cette fièvre ardente , c'est perdre son tems , c'est folie ; une fois atteint de ce mal , je ne fais même trop s'il est une méthode curative & des remèdes assez efficaces pour procurer la guérison. Mais je crois qu'il est un régime dont l'obser-

vation exacte nous défend sûrement de cette contagion ; je crois qu'il est bon que les peres & les meres accoutument leurs enfans à ce régime salubre. Et pour trouver ce régime, il faut trouver les causes du dégoût de la vie. Indiquons - les.

1. *L'affaiblissement des sentimens religieux.* La religion donne un prix immense à chaque moment de l'existence de l'homme ; elle verse dans les plaies les plus profondes de son ame le baume de la résignation qui adoucit tout. Les martyrs n'avaient garde d'échapper par une mort volontaire aux tourmens affreux qu'on leur préparait ; ils auraient cru perdre leur mort.

Au contraire, l'homme sans religion ne tient que par un fil au bonheur : vient-il à se rompre, ce fil fragile ? le voilà dans le plus affreux abandon. Il n'est pas surprenant qu'il se jette en désespéré dans la seule route qu'il ne se soit pas fermée, & cette route conduit à la mort.

2. *L'excès des plaisirs.* M. Moore observe très-bien que, s'il se commet en Angleterre plus de suicides qu'ailleurs, c'est parce que les jeunes gens y sont maîtres plutôt qu'ailleurs de disposer d'un bien considérable. Libres de choisir entre les plaisirs, peu sont assez sages pour préférer ceux qui ne s'épuisent point, ceux du travail, de la littérature, d'une

société honnête ; plaisirs doux & modérés , qui n'usent point les sens , & qu'on goûte toujours davantage , dont la tranquille jouissance est de tous les âges , reste au vieillard , & dure autant que la vie : parfum léger & presque insensible , mais dont l'odeur délicate se conserve & n'attaque point les nerfs.

Les autres veulent des plaisirs plus fortement assaisonnés , débauches de cabaret , gros jeu , dépense excessive en tous genres ; voilà le bonheur qu'ils se font. Qu'en arrive-t-il ? En peu d'années ils ont entièrement épuisé la coupe de la vie ; ils la trouvent , non pas amère , mais insipide. Ce sont des convives voraces , que le dégoût , effet naturel de leur voracité , contraint à se lever avec impatience , & à se retirer pleins d'une injuste mauvaise humeur avant la fin du banquet.

3. *La philosophie* , par où je n'entends pas la philosophie irreligieuse , mais je ne fais quelle manière d'envisager toujours les objets du côté le plus désagréable , qui me paraît faire des progrès affligeans , inquiétans , à mesure que l'esprit philosophique devient plus commun.

Il faut tâcher de m'expliquer un peu plus clairement : car cette idée , si elle est aussi vraie que je le crois , est certainement intéressante.

Lisez les écrits de nos philosophes : ils ne voient rien en beau de tout ce qui les environne ; le monde ,

la société, les gouvernemens, notre nature ; le cours de la vie humaine, ils trouvent à reprendre à tout. S'ils sont sérieux, ils regardent en pitié : si leur caractère les porte à la gaieté, ils se moquent de tout, comme Voltaire ; si c'est à l'humeur, ils se plaignent de tout, ils blâment amèrement tout ce qui se fait, comme Rousseau ; si c'est à la mélancolie, ils s'attristent de tout ; s'ils ne sont que raisonneurs, c'est encore pis : car ils vous disent avec un sens froid désespérant les choses du monde les plus tristes.

Tous ont l'air d'être également désabusés de la chimère du bonheur. Les plus consolans sont encore ceux qui veulent qu'on tâche, à force d'amusemens & de distractions, d'égayer un peu les ennuis de cette triste vie & d'en oublier les peines.

Serait-ce là l'effet naturel de la philosophie ? Contribuerait-elle à donner cette malheureuse tournure d'esprit ? Serait-elle l'art de découvrir les imperfections & les défauts de chaque chose ? Si cela est, Dieu nous garde de philosopher !

Païssez, moutons ! païssez sans regle & sans science !

Malgré la trompeuse apparence ,

Vous êtes plus heureux & plus sages que nous.

L'imagination, cette belle faculté de l'ame humaine, reste sans culture & languit chez presque tous ceux que gagne cet esprit philosophique : ils en font  
même

même assez peu de cas : ils en parlent ordinairement avec dédain. A les entendre , elle ne fait que dénaturer les objets... Eh ! qu'importe , pourvu qu'elle les embellisse ?.. Oui , je pense que l'imagination est un des plus beaux , des plus riches présens qu'un Dieu bienfaisant ait accordés à l'homme ; je pense que la culture de l'imagination est un des plus sûrs moyens de bonheur , un des plus infaillibles préservatifs contre le dégoût de la vie.

Homere adoucit mes mœurs

Par ses riantes images.

Séneque aigrit mes humeurs

Par ses préceptes sauvages.

Je pense en avoir dit assez pour me faire comprendre. On voit bien que ce n'est pas à la vraie philosophie que j'en veux , mais à notre philosophie , à cette philosophie sans lumière & sans chaleur , qui ne jette que quelques lueurs sombres & ne répand qu'un jour pâle & triste sur tous les objets.

Si je ne me trompe , c'est ici la cause qui rend les suicides si fréquens à Geneve. Cette ville est l'Athenes de notre Suisse , & les gens qu'on en soupçonnerait le moins y ont quelque teinture de philosophie... L'Angleterre est aussi , comme on fait , un pays tout philosophique , quoique bien moins *attiquement* , ( a ) & on s'y tue aussi.

---

( a ) Je trouve en y pensant , qu'il y a entre Athenes & Geneve , le gouvernement de ces deux villes , & le cata-

*Février 1781.*

*F.*

Je pourrais enfin parler des passions fortes , comme d'une dernière cause du suicide ; mais je ne fais trop comment en parler. Recommanderais-je aux parens d'en étouffer , autant qu'ils le pourront , le germe dans leurs enfans ? Je ne puis m'y résoudre ; & d'ailleurs , ce serait vraisemblablement un soin fort inutile.

Je dirais plutôt avec l'abbé Dicquemare qu'il faut que les supérieurs craignent d'abuser de leur autorité sur de semblables caractères. Si l'on s'oppose au seul desir de leur ame , il faut bien , ou qu'ils deviennent fous , ou qu'ils se tuent. Et s'ils se tuent , quel est le lâche moraliste qui osera absoudre de meurtre ceux qui les auront réduits à prendre ce parti extrême ?

Mais ce n'est que sur un seul point qu'on les contrarie... Eh ! ce n'est aussi que de ce seul point qu'ils se soucient ; tout le reste ne leur est rien. Quoi ! je ne puis souffrir qu'un seul aliment , vous avez la barbarie de me l'interdire ; & vous croyez vous justifier en disant froidement que vous me laissez le choix entre tous les autres ! Quelle cruelle bêtise ! Des gens avec qui l'on agit de cette manière , ce ne sont pas eux qui se tuent ; on les assassine.

Que ne cedent-ils ? .. Oui ! c'est comme si vous disiez : que ne font-ils faits autrement ? Que n'ont-ils une autre ame ?

Au reste , je ne prétends point ici les justifier :  


---

 tere de leurs habitans , bien plus de rapports que je n'en avais d'abord imaginé.

mais j'aurai le courage de dire que ceux qui les pous-  
sent à bout sont plus coupables qu'eux.

Convenons cependant qu'on peut fort bien se trom-  
per ici ; prendre sottement pour une passion forte  
ce qui n'est qu'une fantaisie opiniâtre , parce qu'on  
trouve qu'il est beau d'avoir des passions fortes , &  
de se tuer ainsi par duperie , si l'on peut le dire.

Le plus sûr est de ne pas s'inscrire soi-même sur  
la très-courte liste des gens à passions fortes , de  
peur qu'on ne s'y inscrive mal-à-propos. C.



*Anecdote véritable , traduite de l'anglais. Extrait de la  
Chronique de Londres , 25 juin 1729.*

**I**L est assez généralement connu que George pre-  
mier était très-persuadé de l'infidélité de la reine sa  
femme , & de son amour pour le comte de Konnings-  
mark. Cette prévention avait fait une si forte impres-  
sion sur l'esprit du monarque , qu'il renferma la reine  
dans son château d'Hannovre , & qu'il résolut de désa-  
vouer le prince George pour son fils ; mais ses amis  
lui représenterent que non-seulement il se couvrirait  
lui-même d'infamie , mais qu'il détournerait de sa fa-  
mille la *ligne de succession*.

Ces considérations furent si puissantes , qu'il se vit  
dans la nécessité de suivre ce conseil salutaire. C'est  
pourquoi il se crut obligé de reconnaître publiquement

le prince , quoiqu'en particulier & dans la société de ses plus intimes favoris il ait déclaré fermement & constamment qu'il n'était point né de lui.

La raison qu'il donnait de son opinion sur l'infidélité de sa femme , était qu'ayant eu besoin d'entrer dans sa chambre très-tard pendant la nuit , il l'avait trouvée endormie sur un sofa , avec le chapeau d'un homme à côté d'elle , qu'il reconnut être celui du comte de Konningsmark ; & comme il pensait que cette circonstance était une preuve évidente du crime de la reine , il prit la barbare résolution de la tenir renfermée dans son château jusqu'à sa mort.

Quelque tems après , le docteur Hondley ayant pensé à cette aventure , il en fit une comédie , intitulée *le Mari soupçonneux* , dont la principale intrigue est la jalousie mal fondée de M. Strickland , que l'auteur rend adroitement semblable à celle du roi d'Angleterre , en introduisant le chapeau d'un M. Ranger dans la chambre de madame Strickland. Ce chapeau trouvé par le mari , justifie son soupçon , & le détermine à se séparer de sa femme.

Le docteur osa dédier sa comédie à George II , qui en fut si content , qu'il gratifia l'auteur de mille guinées & d'autres présens. Il assista même à la première représentation , & il fut si charmé du rôle de Ranger , que Garrick avait joué , qu'il honora plusieurs nuits le spectacle de sa présence , pendant que la piece resta au théâtre.

*Par M. l'abbé YART , censeur royal.*

*Réflexions du traducteur.*

SOPHIE DOROTHÉE fut mariée en 1682 au fils de l'électeur de Brunsvick , depuis George premier , qui la fit renfermer dans son château d'Hannovre , où elle vécut beaucoup d'années , & y mourut en 1726. On m'a assuré que ce fut d'un coup de pied , que ce prince Allemand , emporté dans sa colere , lui donna brutalement dans le ventre.

George II naquit en 1583 , un an après leur mariage ; mais George premier ne l'aima jamais constamment. Il le disgracia , il l'exila , & lui refusa plusieurs fois l'administration de son royaume pendant ses fréquens voyages à Hannovre , quoiqu'il fût son fils unique , ou qu'il passât pour l'être.

La légitimité des enfans & la fidélité des femmes sont les plus heureux préjugés dont le ciel puisse bénir un pere & un époux : mais il paraît que la légitimité des Brunsvick ne fut pas plus assurée que celle des Stuart , ou que du moins on répandit des nuages sur la fidélité de la femme de George premier , comme sur celle de Jacques II. Quoi qu'il en soit , George II n'aurait pas laissé mettre en comédie l'aventure du chapeau dans des tems de troubles , où il ne faut que de légers prétextes , & moins peut-être qu'un chapcau , pour détrôner des rois Anglais. Il aurait mieux fait de suivre le sage conseil de Sosie dans l'Amphytrion.

Sur telles affaires toujours

Le meilleur est de n'en rien dire.

F iiij

---

*Vers sur le cœur de Marie-Thérèse , déposé dans  
l'église des Capucins à Vienne.*

P O U R le coup , mon révérend pere,  
Au pape vous aurez à faire ;  
Vous faites vœu de renoncer à l'or ,  
Et sous vos murs vous cachez un trésor.

---

*Ariette tirée d'un bel opéra bien moral , qui ne sera  
pourtant vraisemblablement jamais ni imprimé ni  
représenté.*

C'EST une jeune fille qui parle : [ il faut supposer  
qu'on lui reproche son peu de goût pour la compa-  
gnie & les amusemens des personnes de son âge. ]

A mon âge  
Il est permis d'être sage :  
A mon âge  
On a cessé d'être enfant.

J'aime un doux amusement ,  
Un innocent badinage ;  
Je n'ai point l'humeur sauvage...  
Mais le bruit , mais le tapage ,

Avec le rire éclatant,  
N'amusent plus à mon âge.

Un sot vieillard, un sot enfant,  
Un cœur vuide, un esprit volage,  
Peuvent y trouver des attraits.

Mais

A mon âge  
On s'amuse à plus de frais ;  
A mon âge  
On veut des plaisirs plus vrais.

O que les jeux de la folie  
Sont ennuyeux,  
Quand on connaît ce bonheur sérieux  
Qui fait le charme de la vie !

Loin du tumulte, loin du bruit,  
Le plaisir timide  
D'une aile rapide  
S'enfuit.



*Le Cimetiere de village , imité de l'anglais de GRAY. (a)*

LES ombres de la nuit s'étendent sur la terre ,  
 Le bétail à pas lents revient dans les enclos ,  
 Le pâtre appesanti se traîne à sa chaumière ,  
 Et tout dans l'univers s'abandonne au repos .

Je vois s'évanouir ces rians paysages ,  
 L'air est calme & serein , je n'entends aucun bruit ,  
 Hors le sourd bêlement des lointains pâturages ,  
 Et l'escarbot ailé qui bourdonne de nuit .

Mais quel son discordant vient frapper mon oreille ?  
 C'est le morne hibou , qui du creux d'une tour  
 Se plaint à la lune , & croit que je ne veille  
 Que pour venir troubler son lugubre séjour .

La mousse que le tems a réduite en poussière  
 Fait de nombreux amas sous ces tristes ormeaux ,  
 Et décele à nos yeux la demeure dernière  
 Des anciens habitans de ces simples hameaux .

La fraîcheur du matin , les parfums de l'aurore ,  
 Les chants de l'alouette , en planant dans les airs ,

---

( a ) Quelques légères inexactitudes dans ces vers , d'ailleurs agréables , n'empêchent point qu'on ne lise avec plaisir cette imitation d'un des poèmes les plus touchans que je connaisse .

Les cris perçans du coq, la trompette sonore,  
Rien ne peut les tirer de leurs tombeaux divers.

Non, ce n'est plus pour eux qu'une épouse chérie  
Prépare de ses mains un champêtre repas;  
Et ces jeunes enfans qui leur doivent la vie,  
Pour embrasser leur pere en vain tendent les bras.

Que les riches moissons de nos fertiles plaines  
Ont succombé de fois au tranchant de leur faux,  
Que souvent sous leur hache ont retenti les chênes,  
Qu'ils se sont distingués par d'utiles travaux !

Orgueilleux insensés, cessez vos vains outrages,  
Epargnez vos mépris aux pauvres laboureurs :  
Si la nature encore a droit à vos hommages,  
Quelquefois sur leur sort attendrissez vos cœurs.

La pompe des grandeurs, l'éclat de la naissance,  
La beauté, le pouvoir, ni le royal bandeau,  
N'obtiennent de la mort aucune préférence :  
Le chemin de la gloire aboutit au tombeau.

L'on ne voit point leurs noms orner la cathédrale ;  
Ils n'ont aucun encens de la postérité :  
Mais vous de qui l'orgueil au sépulcre s'étale,  
Au poids de la raison pesez la vanité.

Croyez-vous que l'éclat des riches mausolées  
Puisse aux cendres d'un mort rendre le sentiment ?  
Ou que le froid tribut de douleurs simulées  
Sous le marbre ou l'airain les réchauffe un instant ?

Peut-être ces tombeaux de si simple apparence  
 Recelent des humains qu'ornaient mille vertus !  
 Mais pour avoir vécu dans l'extrême indigence,  
 Dans un coin de la terre ils sont morts inconnus.

Des dépouilles du tems la science enrichie,  
 Ne versa point sur eux ses sublimes trésors.  
 Leur profonde ignorance émouffant leur génie,  
 Enerva leur esprit, & glaça leurs transports.

Ainsi qu'un diamant dans le sein de la mine,  
 Leur inutile éclat pour le monde est perdu ;  
 De même qu'un rosier qui sur le roc domine,  
 N'embaume qu'un désert & fleurit inconnu.

Qui fait si dans ce nombre il ne faudrait inscrire  
 Un Hampden villageois, fléau de ses tyrans,  
 Un Milton ignoré qui ne savait pas lire,  
 Un paisible Cronwell plein de rares talens !

Si leur obscurité les priva de la gloire  
 De verser des bienfaits sur leurs contemporains,  
 Leurs crimes n'ont du moins pas flétri leur mémoire,  
 Et le sang innocent n'a point souillé leurs mains.

Du mensonge des cours ignorant l'artifice,  
 Ils n'ont jamais rougi de parler librement ;  
 Et leur muse jamais, pour encenser le vice,  
 N'a du fond de leur cœur trahi le sentiment.

Bornés dans leurs desirs, au gré de leur envie,  
 Dans le calme & la paix ils ont coulé leurs jours ;

Et si rien n'a marqué l'époque de leur vie,  
Aucun événement n'en a troublé le cours.

De simples monumens dénués de sculpture,  
Garantissent leurs os des outrages du tems ;  
Et quelques mots tracés ornant leur sépulture,  
Suffisent pour toucher les sensibles passans.

On lit sur ces tombeaux l'instant de leur naissance,  
Celui de leur décès , leur âge , avec leurs noms,  
Et des auteurs sacrés quelques graves sentences,  
Annonçant de la mort les terribles leçons.

On a peine à quitter les douceurs de la vie,  
Sans jeter en arriere un douloureux regard ;  
La crainte que le monde un jour ne les oublie,  
Aux regrets des mourans a la plus grande part.

Les yeux en se fermant sollicitent nos larmes,  
Et l'ame qui s'envole observe nos douleurs :  
La nature gémit, mais trouve encor des charmes,  
Quand ses derniers soupirs nous arrachent des pleurs.

Pour moi qui rends hommage à ces cendres éteintes,  
A mon tour disparu de ce vaste univers ,  
Si quelques voyageurs dans ces mornes enceintes,  
S'informait du destin de l'auteur de ces vers,

Peut-être qu'un vieillard pourra lui dire encore :  
« Observant la nature au moment du réveil,  
Il venait chaque jour , au lever de l'aurore ,  
Contempler sur ces monts la gloire du soleil.

Au pied de cet ormeau , près d'une source pure ,  
 Il se garantissait de l'ardeur du midi ,  
 Et fixant ses regards sur l'onde qui murmure ,  
 Dans ses réflexions restait enseveli.

Mais se rendant bientôt dans la forêt voisine ,  
 On l'entendait gémir ou soupirer tout bas ,  
 De même qu'un amant que sa peine domine ,  
 Et qui livre à son cœur les plus cruels combats.

Il vint enfin un jour qu'au lever de l'aurore  
 Ni proche du ruisseau je ne l'aperçus plus ;  
 Un autre jour survint , un autre vint encore ,  
 Mes vœux pour le revoir devinrent superflus.

Hélas ! le lendemain , dans notre cimetière  
 En funebre appareil on le mit au tombeau.  
 Lisez son épitaphe : elle est sur cette pierre  
 Que vous voyez de loin près de cet arbrisseau.

C'est là que tous les ans les douces violettes  
 Devancent le retour de la belle saison ;  
 C'est là que les oiseaux ont choisi leurs retraites ,  
 Et de leurs pieds légers impriment le gazon. „

*Epitaphe.*

UN jeune homme , guidé par sa mélancolie ,  
 Dans le sein de la terre ici repose en paix.  
 Il eut quelque savoir ; & prisant peu la vie ,  
 La crainte de la mort ne le troubla jamais.

La fortune à ses vœux ne fut jamais prospère :

Il n'avait pour tout bien qu'un cœur compatissant ;  
 Mais s'il ne put lui-même alléger la misère ,  
 Il accordoit du moins des pleurs à l'indigent.

Connaissant tout le prix d'une amitié sincère ,  
 Il demanda du ciel un ami vertueux ;  
 Et le ciel favorable , exauçant sa prière ,  
 Par cet unique don fut combler tous ses vœux.

Passant , ne cherche pas à remuer sa cendre ,  
 Pour prôner ses vertus , ou fronder ses défauts :  
 Au tribunal suprême il va bientôt se rendre ,  
 Et le monde sur lui doit tirer les rideaux.



*Vers à M. G. D. L. R. qui souhaitait à l'auteur  
 qu'une captivité de quelques années lui donnât le  
 tems d'écrire.*

**L**ES murs étroits d'une prison obscure  
 Ne sont point faits pour former un auteur ;  
 Pour apprendre à sentir il n'est d'école sûre  
     Que l'école de la nature ;  
 Et qui peint sans sentir ne touche point mon cœur :  
 Cet homme qui chanta l'amour & l'inconstance ,  
 Dans un antre ignoré n'alla point s'enfouir ;  
     Et pour peindre la jouissance ,  
     Gentil Bernard voulut jouir.  
 Le triste Young cherchait les épaisses ténèbres :  
     Errant dans l'horreur des tombeaux ,  
 Aux lugubres accens des nocturnes oiseaux

Il mêlait ses accens funebres.  
 Si je devais peindre en mes vers  
 Pomone & ses bienfaits divers,  
 Une vague réminiscence  
 N'esquifferait point mon tableau ;  
 Je chercherais quelque riant côteau ,  
 Où brillerait la joie auprès de l'abondance ,  
 Où les rameaux heureux, courbés sous le fardeau ,  
 Dans le miroir d'une onde toujours pure  
 Avec orgueil doubleraient leur parure.  
 S'il me fallait présenter à vos yeux  
 L'effrayante & pompeuse image  
 D'une tempête, d'un orage ,  
 Spectateur, peintre audacieux ,  
 Je gravirais jusqu'au plus haut étage  
 De ces rochers voisins des cieus ,  
 Où les élémens furieux  
 Paraissent établir l'appareil de leur rage.  
 De là mon œil chercherait sur la mer ,  
 Aux lueurs du rapide éclair ,  
 Le matelot luttant, à deux doigts du naufrage ,  
 Contre Neptune & Jupiter.  
 J'apprendrais à charmer l'or vainqueur des obstacles  
 Et multipliant les miracles  
 Chez nos beautés, nos juges d'aujourd'hui ;  
 Et je visiterais quelquefois nos spectacles , ...  
 Si j'avais à peindre l'ennui.  
 Mais qu'un ordre émané de Paris, de Versailles,  
 Pour dix ans me resserre entre quatre murailles !  
 Que faire alors ? Gémir avec assiduité  
 En vers alexandrins sur ma captivité ?  
 Ah ! laissez-moi ma liberté ;

Pour triompher de cette léthargie ,  
 Où vous croyez ma muse ensevelie ,  
 Votre exemple vaut cent fois mieux ;  
 Je vous verrai rival heureux  
 De Juvenal , de Plaute , de Sophocle , ( a )  
 J'aurai vos succès sous les yeux ;  
 Les lauriers de Miltiade éveillaient Thémistocle.  
 Du moins si quelque jour un caprice m'appelle  
 A célébrer douceur , aménité ,  
 Esprit fin sans méchanceté ,  
 Cœur à tous les devoirs fidele ,  
 Ami sur-tout de la sincérité ,  
 J'en aurai trouvé le modele.  
 Dirai-je que mon cœur embrasse  
 Un autre espoir plus flatteur de moitié ?  
 En suivant votre aimable trace ,  
 En cherchant avec vous le chemin du Parnasse ,  
 Si j'allais rencontrer celui de l'amitié !

Par M. PATU.



*Sonnet à Mesdames DU P. & DE S.*

**A**GLAURE à Doralis ressemble trait pour trait ;  
 Les roses ne sont pas aux roses plus semblables :  
 Jeunesse , esprit , talens , graces , tout ce qui plait ,  
 Le ciel leur prodigua les dons les plus aimables.

---

( a ) Ceci paraît avoir quelque rapport à un Journal intéressant qui ne subsiste plus , & qui est demeuré en estime auprès du public & des gens de lettres .

La fable n'eut jamais nymphes plus agréables ;  
 Elles font naître en nous un égal intérêt :  
 Aux plus rares beautés elles sont préférables ;  
 Mais on doute des deux celle qu'on choisirait.  
 Si le berger qui mit toute la Grece en armes  
 Avait vu sur l'Ida ce couple plein de charmes ,  
 En faveur de Vénus se fût-il décidé ?  
 Non ; Paris de la pomme eût fait trois parts égales ,  
 Une pour la déesse , & deux pour ses rivales ;  
 Ou ce procès fameux ferait encor plaider.

Par M. MERARD DE S. JUST.

## T A B L E.

|                                                                                   |        |
|-----------------------------------------------------------------------------------|--------|
| <i>De l'administration provinciale , &amp; de la réforme de l'impôt.</i>          | Page 3 |
| <i>Musarion , ou la Philosophie des graces.</i>                                   | 9      |
| <i>Lettres d'un voyageur Anglais sur la France , la Suisse &amp; l'Allemagne.</i> | 23     |
| <i>Voyage historique &amp; littéraire dans la Suisse occidentale.</i>             | 38     |
| <i>Programme de la société des arts de Geneve.</i>                                | 52     |
| <i>Observation sur un article du Journal des Savans.</i>                          | 56     |

## T H É A T R E S.

|                                                                        |    |
|------------------------------------------------------------------------|----|
| <i>Clémentine &amp; Desformes , drame.</i>                             | 61 |
| <i>Les Étrennes de Mercure , ou le Bonnet magique , opéra comique.</i> | 72 |

## P I E C E S F U G I T I V E S.

|                                                    |       |
|----------------------------------------------------|-------|
| <i>Du suicide.</i>                                 | 76    |
| <i>Anecdote véritable , traduite de l'anglais.</i> | 83    |
| <i>Réflexions du traducteur.</i>                   | 85    |
| <i>Vers sur le cœur de Marie-Thérèse.</i>          | 86    |
| <i>Ariette tirée d'un bel opéra bien moral.</i>    | ibid. |
| <i>Le Cimetière de village.</i>                    | 88    |
| <i>Vers à M. G. D. L. R.</i>                       | 93    |
| <i>Sonnet à Mesdames du P. &amp; de S.</i>         | 95    |

---



---

# NOUVELLES

## POLITIQUES.

---



---

### TURQUIE.

**C**ONSTANTINOPLE. L'ambassadeur d'Angleterre , persuadé qu'il serait avantageux aux négocians de sa nation qui sont établis ici , de faire passer leurs marchandises par terre , en les transportant par les états d'Autriche , l'Allemagne & les Pays-Bas Autrichiens jusqu'à Ostende , s'est occupé depuis quelque tems à leur ouvrir cette nouvelle route. Un riche négociant , nommé Thooke , a fait , sur la fin de l'année dernière , le premier essai de ce plan. Il a accompagné jusqu'à Semlin cent trente-cinq balles de la plus belle soie du Levant , pesant trente-deux milliers. On ne doute pas que ce transport ne soit bientôt suivi de plusieurs autres. Les frais seront sans doute plus considérables , mais les commerçans y gagneront. Les trajets par mer sont exposés à de longs retards : l'on peut au contraire calculer avec précision le tems que doivent rester en route les denrées expédiées par terre.

### RUSSE.

*Petersbourg.* Les envoyés des Etats-Généraux des Provinces-Unies , ayant reçu par un exprès dépêché de la Haie la résolution formelle par laquelle LL. HH. PP. accèdent à la neutralité armée , ont déployé sur-le-champ le caractère d'ambassadeurs extraordinaires. Le 23 décembre , jour de la fête de la naissance du  
Février 1781. G

grand-duc, ils eurent une audience publique & solennelle de l'impératrice, à laquelle ils présentèrent leurs nouvelles lettres de créance en cette qualité. S. M. I. après leur avoir témoigné la satisfaction qu'elle avait de la démarche de la république, nomma un comité, composé des comtes de Panin, premier ministre d'état, & d'Osterman, de MM. Bannin, conseiller d'état, & Besborodka, général-major & secrétaire du cabinet, pour régler avec eux la grande affaire du traité de la neutralité armée. Ils y travaillèrent ensuite avec une si grande activité, que dès le 31 décembre ils ne s'assemblèrent que pour régler l'article qui décidera si c'est un officier Russe ou un Hollandais qui commandera les flottes respectives en cas de jonction; & il fut arrêté que l'on s'en rapporterait à cet égard à l'usage établi entre les trois couronnes & la république. L'impératrice, informée de tout ce qui s'était passé dans leurs conférences, y donna son approbation. On a signé le 4 janvier le traité d'accession, & les pleins-pouvoirs furent échangés de part & d'autre.

### P O L O G N E.

*Varsovie.* La cour de Vienne ayant pris en considération l'affaire du baron Julius, avait fait déclarer, par le baron de Thugut, son ministre en cette cour, au général comte Mokronoski, & au comte Chreptowikz, vice-chancelier de Lithuanie, que S. M. I. exigeait une satisfaction au sujet du jugement rendu contre le baron Julius; & que si elle était différée, ou refusée, les terres de Zalascik qui appartiennent au roi, & celles de plusieurs magnats, situées dans le même district, seraient confisquées. On s'était flatté que ces menaces, qui avaient été faites verbalement, seraient sans effet: cependant un exprès arrivé le 24 décembre, nous a appris que les terres de S. M. ont été confisquées, ainsi

que celles de quelques particuliers , & sur-tout celle du prince Lubomirski , castellan de Cracovie , qui est un de ceux qui avaient signé le décret rendu contre le baron Julius. Cette confiscation a été suivie de celle des terres du prince Poniatowski , ancien chambellan , & de sa pension de six mille ducats , de celles du prince Poninski , trésorier de la couronne , & de celle du castellan Unkwicz , qui sont toutes situées dans la Galicie. Cet événement a donné lieu à l'expédition de plusieurs couriers pour différentes cours étrangères. Il est aussi question d'une autre satisfaction que la cour de Vienne exige de la république , & qui donnera lieu à la publication d'un mémoire. On n'est point ici sans inquiétudes , quoiqu'on espere que l'empereur fera peut-être l'occasion de son avènement à la couronne pour signaler sa bonté & sa générosité naturelles , en remettant les choses sur l'ancien pied.

Le comte de Branicki , grand-général de la Pologne , est parti d'ici pour Pétersbourg , où il va célébrer son mariage avec la princesse Eléonore Potemkin. Il a à sa suite quatre carrosses attelés de six chevaux , & une garde de vingt Ulans , qu'il entretient à ses dépens. On évalue à cent cinquante mille ducats les présens qu'il destine à sa nouvelle épouse , qui est niece & unique héritière du prince Potemkin. Elle lui apporte une dot immense , & des espérances qui la surpassent encore.

#### A L L E M A G N E.

*Vienne.* L'empereur a confirmé de son propre mouvement les privilèges du royaume de Bohême. Il travaille sans relâche dans son cabinet ; & son dessein , dit-on , est de demander aux états d'Autriche leur avis concernant le redressement de plusieurs griefs. S. M. I. reçoit journellement des requêtes & des mémoires qu'on lui présente , & sur lesquels elle pro-

G ij

nonce elle-même avec autant de sagesse que d'équité. Ce prince ne refuse d'entrer dans aucun détail pour peu qu'ils intéressent ses sujets ; & en conséquence il a ordonné à tous les chefs des départemens de lui présenter tous les six mois la liste de leurs subalternes , & des notes sur leur conduite.

*Hambourg.* Le roi de Prusse a pris diverses mesures pour diminuer la consommation du café dans ses états , d'où l'on assure que cette boisson fait sortir toutes les années plus de sept à huit cents mille rixthalers. Les marchands qui en font commerce , ont adressé des remontrances à sa majesté ; mais elle n'en a pas moins persisté dans sa résolution.

Les couriers sont très-fréquens entre Pétersbourg , Copenhague & Stockholm. Les ministres des puissances respectives , qui avoient obtenu la permission de s'absenter , sont tous retournés à leurs destinations. La correspondance des trois cours a une plus grande activité dans les circonstances présentes , & on se flatte de voir éclore de ces négociations un système de liberté pour le commerce & la navigation de tous les peuples.

#### *E S P A G N E.*

*Cadix.* Il est arrivé de Madrid un ordre de faire sortir dix vaisseaux de ligne : en conséquence D. Vincent Doz se prépare à sortir ; on ignore sa destination ; tout ce qu'on fait , c'est qu'il prend des vivres pour quatre mois , & qu'il se fait accompagner par deux frégates.

La reine douairière de Portugal a été attaquée d'une si forte oppression de poitrine , que les médecins ont jugé le 3 janvier qu'il fallait la faire administrer ; mais on a appris depuis que S. M. a enfin succombé à ses longues souffrances.

## A N G L E T E R R E.

*Londres.* De toutes les nouvelles que la cour a reçues depuis un mois de l'Amérique septentrionale, elle n'a publié que les dépêches du général Haldiman, gouverneur de Québec, en date du 25 octobre, dans lesquelles il rend compte de l'expédition du major Carleton contre les forts Anne & George qu'il a pris, mais où il ne s'est point établi; ce qui réduit cet avantage à une simple excursion qui ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe, puisqu'elle n'a eu aucunes suites. On en peut dire autant de celle faite par le chevalier Johnson sur la Mohawk, où il n'a fait que ravager le pays.

Un officier à bord de la Princesse Royale, à la Jamaïque, écrit, en date du 3 novembre, que nos vaisseaux ont prodigieusement souffert de la dernière tempête. L'amiral Rowley qui était sorti avec la flotte destinée pour l'Angleterre, a essuyé à son retour un très-grand coup de vent, qui a dispersé toute son escadre. Tous les vaisseaux furent démâtés, & la plupart jeterent plusieurs de leurs canons à la mer. L'Hector, de 74 canons, n'en sauva que deux. Le vaisseau que cet officier montait n'était point sorti avec l'amiral, parce qu'il était en radoub. Vers le commencement du mois d'octobre, ils avaient éprouvé dans ces parages une secousse de tremblement de terre. Le Phénix, frégate de 40 canons, avait été jetée sur la côte de Cuba, & on la croyait entièrement perdue, ainsi que plusieurs autres bâtimens. La plupart des cultivateurs se trouvaient ruinés. Il confirme les désastres de la ville de Savannah-la-Mar. Un officier à bord du Phénix, commandé par le chevalier Hyde-Parker, rend aussi compte du naufrage de ce bâtiment à la côte de Cuba; il dit qu'ayant été portés par la violence du vent sur cette côte, ils

furent jetés dans une crique entre deux rochers ; qu'ils se trouverent si ferrés dans cette position , qu'il leur fut impossible de manœuvrer pour la changer. Il fut démâté & presqu'aussi-tôt rempli d'eau. Alors il devint dangereux d'aller à bord ; mais plusieurs personnes de l'équipage en coururent le risque , malgré les défenses du chevalier Hyde-Parker. L'officier qui donne ces détails , connaissait l'endroit qui renfermait les coffres & les boîtes concernant les articles absolument nécessaires dans la situation où se trouvait l'équipage ; en conséquence des ordres qui furent donnés , plusieurs matelots plongerent avec beaucoup de succès & rapportèrent quelques denrées qui les mirent en état de vivre commodément pendant neuf jours dans l'isle. La tempête , en jetant sur la côte quantité de poissons & d'écrevisses de mer , leur procura une nourriture abondante ; mais elle coûta la vie à soixante & dix hommes de l'équipage. Les Espagnols les approcherent plusieurs fois dans leurs chaloupes & petits bâtimens. L'amiral avait fait mettre deux gros canons près de la crique , où ils étaient si bien fortifiés qu'ils auraient pu se défendre contre des forces considérables. Enfin , vers le neuvième jour ils travaillèrent à équiper une chaloupe qui fut envoyée à la Jamaïque , & un vaisseau les transporta en sûreté à Montijo.

Tous ces désastres n'ont point fait suspendre les opérations militaires dans les isles ; l'amiral Rodney a fait une tentative infructueuse sur Saint-Vincent.

La déclaration de guerre contre les Hollandais a excité de vifs débats dans le parlement , & il s'en faut de beaucoup que l'on ne soit unanime sur sa nécessité. Plusieurs personnes trouvent que l'on avait déjà assez d'ennemis à combattre , pour ne point chercher à en augmenter le nombre ; & l'on croit que cette

querelle deviendra la source d'une guerre très-fanglante dans les Indes orientales. Les deux nations possèdent en commun plusieurs établissemens, dans lesquels on craint que la nouvelle de la rupture une fois arrivée, ne soit fort incommode aux uns & aux autres. On ne doute pas cependant que cette nouvelle n'ait été expédiée de bonne heure, & l'on dit même que dès le mois d'octobre dernier deux bâtimens furent expédiés pour Madras & Cutchatta, où ils portent l'avis d'une rupture inévitable avec la Hollande, & l'ordre de déclarer la guerre dans l'Inde à cette nation.

### F R A N C E.

*Paris.* Le ministère, à la première nouvelle de la déclaration de guerre de la Grande-Bretagne contre la Hollande, s'est empressé d'en faire donner avis à tous les bâtimens marchands de la république qui se trouvaient dans nos ports.

S. A. S. Mgr. le duc de Penthièvre, ayant fait l'inspection de son comté d'Eu, n'a pu voir sans peine la triste situation du port de Treport. S. A. a ordonné d'exécuter à ses frais une écluse de chasse, capable de débarrasser le port du galet dont il est encombré. Elle a été commencée au mois de mai 1778, & entièrement finie en septembre 1780. Les avantages que ces premiers travaux ont déjà procurés, font espérer que ce port reprendra bientôt son ancienne splendeur.

### P R O V I N C E S - U N I E S.

*Amsterdam.* Les états de Zélande, qui seuls ont paru répugner long-tems aux mesures prises par les Etats-Généraux contre l'Angleterre, se sont réunis au vœu général de leurs co-états, en consentant à la concession des lettres de marque, à fournir leur contingent pour les opérations générales, &c. &c.

*Neuchatel.* Nous avons perdu dans la personne de noble & vertueux Samuel de Petitpierre, conseiller d'état & maire de cette ville, un magistrat éclairé, integre, & qui excite nos plus vifs regrets. Placé à la tête de la premiere juridiction de cette souveraineté, il a eu occasion de faire souvent admirer sa profonde connaissance de notre constitution. Ses fonctions l'appellaient à assister de la part du prince dans le conseil de cette ville. Mais jamais dans cette position délicate il n'a oublié qu'il était citoyen lui-même, en sorte qu'il s'était acquis la confiance de ce corps. L'attention avec laquelle il écartait tout ce qui aurait pu occasionner quelque difficulté entre le souverain & la bourgeoisie, ou la facilité à trouver les expédiens les plus propres à concilier les intérêts du prince & ceux des peuples, ont aidé efficacement à maintenir la tranquillité dont nous avons joui depuis treize ans.

Ce digne & respectable magistrat était né l'an 1713 ; il avait été membre du conseil de ville, dans lequel il a desservi plusieurs emplois à la satisfaction du corps. En 1753 il fut nommé par S. M. le roi de Prusse notre souverain, conseiller d'état & châtelain du Landeron, & ce fut l'an 1757 qu'il parvint à la charge de maire de la ville.

Il était par son ancienneté dans le conseil d'état l'un des quatre présidens qui sont tour-à-tour à la tête de ce corps. Pendant sa préfecture, tous ceux qui devaient paraître, ou qui avaient quelques requêtes à présenter, trouvaient chez lui un accès facile ; il ne rebutait personne, & l'on ne se retirait jamais sans avoir lieu d'être satisfait de la maniere dont on avait été reçu. En sorte que l'on peut dire que tout l'état partage avec nous la douleur de sa perte & le respect que nous vouons à sa mémoire.